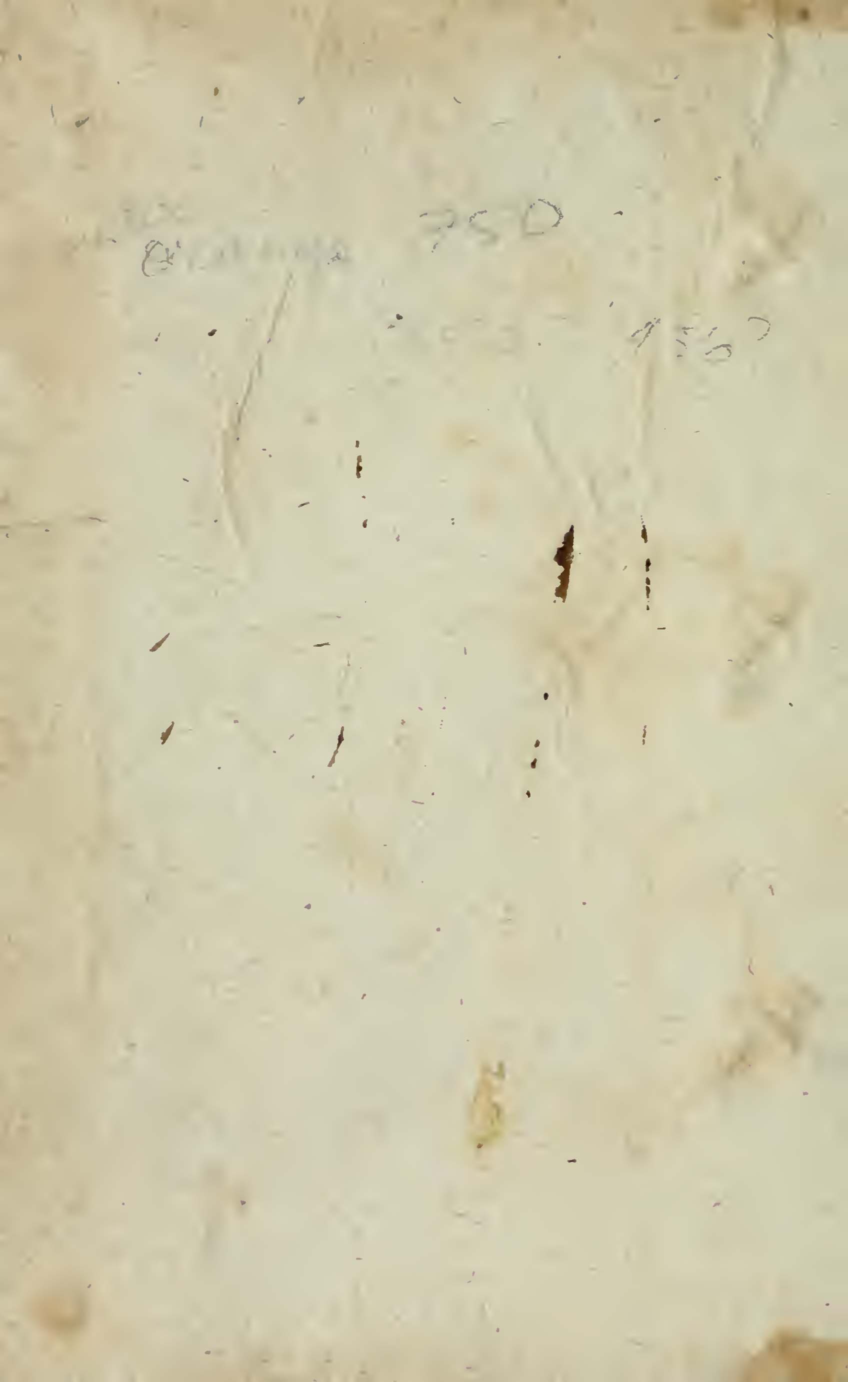




LA

DUCHESSE DE BRAGANCE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Un Mariage d'inclination, 2 vol. in-8.

Une Passion entre Époux, 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE.

La Duchesse de Nemours, 2 vol. in-8.

Le Marquis de la Roche-sur-Yon, 2 vol. in-8.

Imprimerie et lithographie de Maulde et Renou, rue Bailleul, 9-11.

LA DUCHESSE

DE

BRAGANCE

PAR

Mme BONNEJOY-PÉRIGNON.

II

PARIS
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.

1840

TROISIÈME PARTIE.

I

La plus grande inquiétude règne au palais de Villa-Viciosa ; tous les prétextes sont épuisés : il faut que le duc en sorte.

Olivarès, sur l'observation faite par don Juan, qu'il ne quitterait pas le Portugal sans que son rang à la cour d'Espagne ne

lui fût assigné d'une manière honorable, Olivarès vient de répondre que, reçu par Philippe comme descendant de famille royale, don Juan occupera à Madrid le même rang que les princes de la maison d'Autriche, et que le roi ne fera entre lui et ses parens aucune différence.

La vanité de la maison de Bragance devait être grandement satisfaite par cette réponse; le comte-duc venait également de détruire une des raisons que don Juan objectait pour retarder son départ.

Le duc ayant prétendu qu'il ne pouvait entreprendre le voyage de Madrid sans faire des dépenses qui pourraient mettre le désordre dans sa fortune, Olivarès lui envoyait 10,000 ducats, en lui intimant de nouveau l'ordre d'obéir à l'instant.

D'après le conseil de dona Louise, le duc avait fait partir pour Madrid un gentilhomme attaché à sa maison, et dont le dévouement lui était connu. Arrivé dans la capitale espagnole, l'envoyé avait acheté, au nom de don Juan, un superbe palais; il l'avait fait meubler avec toute la magnificence qui pouvait distinguer une résidence princière. Un grand nombre de domestiques, retenus pour le service particulier du duc de Bragance, habitait déjà cette demeure, et depuis long-temps tout se préparait pour recevoir don Juan.

Mais le duc ne quittait pas le Portugal, tantôt prétextant une maladie subite, tantôt à l'aide d'expédiens plus ou moins vraisemblables, il continuait à demeurer en son palais. Ce séjour, prolongé par subterfuges et par adresse, devait cependant avoir un terme.

La personne chargée de remettre à don Juan les 10,000 ducats envoyés par Olivarès, devait ne pas quitter Villa-Viciosa sans amener à Madrid son opulent possesseur. Et la duchesse, comprenant qu'il était impossible de conserver plus long-temps une attitude qui, d'instans en instans, devenait plus périlleuse, décida qu'à tous prix il fallait hâter l'accomplissement de l'entreprise, et n'importe ce que la Divinité déciderait, n'importe quel parti serait le vainqueur, le combat devait se donner.

Ainsi tout fut disposé, en présence du courrier espagnol, pour le prompt départ du duc; et les apprêts terminés, les mules mêmes furent conduites de place en place, afin que rien ne pût retarder une marche à laquelle la vice-reine et Olivarès attachaient une si haute importance. Et don Juan, re-

mettant aux mains de l'envoyé du comte-duc une riche récompense, le pria d'aller annoncer à Philippe d'Espagne que, sans le moindre retard, ses ordres seraient exécutés, et que, dans le plus bref délai, don Juan arrivant à Madrid, viendrait lui-même en assurer Sa Majesté.

Et le gentilhomme espagnol, convaincu de cette vérité, certain de ne précéder le duc que de quelques heures, comblé de dons, séduit par les paroles et par l'amabilité de dona Louise et de son époux, n'hésita plus à partir.

Avant de sortir du Portugal, il vint assurer à Marguerite que ses craintes étaient sans fondement, et que de tous les sujets du roi Philippe, don Juan était, sans nul doute, le plus soumis et le plus dévoué.

II

C'est la nuit du dimanche 20 novembre 1640. L'hôtel de Bragance sombre, désert, parait tout-à-fait inhabité.

L'obscurité la plus profonde enveloppe la

ville de ses voiles : aucune lumière n'étincelle dans l'ombre, aucun bruit ne trouble le silence. Minuit vient de sonner à l'horloge de l'église du *Cœur de Jésus*. L'airain résonnant encore sous le bruit des derniers coups, laisse échapper des sons qui, s'affaiblissant dans l'espace et roulant à travers les rues de l'antique cité, ont quelque chose de lugubre qui imprime à l'ame une sorte de terreur.

Tout repose dans Lisbonne. Cependant la porte du palais de Bragance, frappée d'un léger coup, vient d'être ouverte. La physionomie soucieuse, attentive d'un homme, paraît ; de cette physionomie s'échappe un long regard qui interroge avec inquiétude l'obscurité des environs. Mais la nuit ne permettant de rien distinguer, tout à coup la lumière d'une lanterne sourde dissipe les

ténèbres, éclaire l'espace et laisse à découvert celui qui vient de frapper.

La taille de l'inconnu est enveloppée d'un ample manteau, un chapeau rabattu empêche de distinguer ses traits; mais un nom mystérieux, prononcé par lui, lui livre l'entrée du palais ; il s'avance alors, et pénètre dans la vaste cour.

Plusieurs fois la porte a été ouverte ainsi, plusieurs fois les mêmes précautions ont été prises.

Toutes les personnes attendues étant présentes, la porte est fermée avec soin; celui qui l'ouvrait, accompagnant le dernier arrivé, tous deux s'avancent et ne tardent pas à disparaitre dans les galeries conduisant aux salles les plus reculées du palais.

Après avoir parcouru plusieurs pièces, ces hommes arrivent à l'endroit où sont réunis les partisans de la maison de Bragance, qui ont été introduits.

Cet appartement est celui que Pinto occupe lorsqu'il est à Lisbonne ; il vient de recevoir les dernières instructions du duc concernant la conspiration, et réunissant un petit nombre de conjurés, il veut s'entendre avec eux pour savoir quel jour doit être choisi pour éclater.

Afin d'éviter les regards curieux des valets, Pinto, sous différens prétextes, les a éloignés. L'intendant est resté seul, sans lumière ; puis, l'heure de la réunion arrivée, armé d'un poignard et de plusieurs pistolets, ouvrant lui-même la porte, Pinto a reçu le mot d'ordre des conspirateurs, qui

laissant au loin leurs chevaux ou leurs équipages, arrivaient un à un, et employaient les plus grandes précautions pour éviter d'attirer l'attention soupçonneuse de la police espagnole.

Tous étant assemblés, Pinto leur adresse ces mots :

— Mes Seigneurs, le duc de Bragance vient d'apprendre que les craintes de la vice-reine augmentent de jour en jour, qu'elle nous fait surveiller de plus près, et qu'attachant à chacun de nous plusieurs espions, Marguerite ne peut tarder à être instruite. Il faut éclater le plus tôt possible, tâcher de la surprendre avant qu'elle-même, nous ravissant la liberté, nous mette hors d'état d'accomplir notre entreprise.

Il s'agit donc, nobles Portugais, de prendre ici les mesures les plus prudentes, les plus énergiques; il s'agit de mettre enfin le sceau à l'œuvre, au succès de laquelle depuis plusieurs mois nous consacrons toutes nos facultés.

Nous avions décidé, dans une de nos précédentes réunions, que nous commencerions l'attaque contre les Espagnols en nous emparant de la ville d'Évora, capitale de l'Alentéjo, dont l'importance et la position au centre des propriétés de la maison de Bragance, la rend pour nous une possession des plus précieuses; mais les ordres de don Juan sont positifs: il veut aujourd'hui que d'abord nous attaquions le palais de Lisbonne.

Une fois la capitale en votre pouvoir,

m'écrit le duc, *le reste du royaume obéira sans aucune peine à l'impulsion que Lisbonne lui donnera.*

C'est donc contre Marguerite et les chefs du gouvernement qu'il faut d'abord diriger notre entreprise ; et c'est pour cela, mes Seigneurs, que je réclame en ce moment le secours de vos conseils.



III

Chacun des conjurés émettant son opinion, long-temps on agita toutes les chances, on débattit tous les avis. Enfin, l'archevêque de Lisbonne prenant la parole :

— Portugais, dit-il, la mort de l'infâme

Vasconcellos est due à notre vengeance, vous venez de le décider; vous devez ensuite vous emparer de la vice-reine, et la faisant votre prisonnière, arrêter ainsi les chefs de la domination espagnole. Sans doute vous les mettrez hors d'état de vous nuire, et les personnages secondaires, abandonnés à leur seule résolution, par là deviennent plus faciles à vaincre.

Mais vous oubliez que parmi ceux-ci, il est un homme des plus redoutables, que, laissé en liberté, l'étendue de son génie, son courage, l'énergie de son caractère lui feront prendre la place de Marguerite, ou bien celle de Vasconcellos; que cet homme connaissant les secrets de la vice-reine, les ressources de ses forces, peut se mettre à la tête des troupes espagnoles, les réunir pour marcher contre nous, et détruisant nos

espérances, seul il peut nous empêcher de vaincre.

Et cet homme, mes Seigneurs, qui échappe à vos soupçons, cet homme que pas un de vous ne redoute peut-être, c'est don Sébastien de Norogna, c'est l'archevêque de Brague...

A ce nom, les conspirateurs échangent entre eux un regard de surprise. La haine des deux archevêques est connue. Jetés par leurs passions dans des partis opposés, tous deux apportent à la cause à laquelle ils appartiennent le même dévouement, tous deux lui prêtent le secours de leurs lumières, et au besoin celui même de leurs bras, prêts à donner leur vie pour le triomphe de cette cause, ils sont égaux en puissance, en grandeur.

Et les paroles de Rodrigue d'Acunha, appelant l'anathème sur la tête de l'archevêque de Brague, ecclésiastique comme lui, comme lui un des plus nobles parmi les Portugais; ces paroles soulèvent d'indignation les cœurs généreux des conjurés, et Michel d'Alméida répondant pour tous à don Rodrigue :

— Monseigneur, lui dit-il, notre surprise est extrême; comment ne comprenez-vous pas qu'en donnant la mort à l'archevêque de Brague, à une personne revêtue d'une dignité aussi imposante, aussi sacrée, cette mort rendrait notre entreprise odieuse à tous les Portugais. Cet attentat, que rien au surplus ne justifie, le duc de Bragance, serait accusé de nous l'avoir commandé, et la haine du clergé, de l'inquisition peserait sur lui; vous le savez, cette haine est terrible, elle at-

tirerait au prince que nous voulons mettre sur le trône, le nom de rebelle, d'usurpateur, et peut-être don Juan, portant la punition de ce meurtre, serait-il excommunié...

Sans parler ici des sentimens d'humanité qui, toujours, doivent commander à nos actions, vous le voyez, une politique prudente nous ordonne de respecter les jours de l'archevêque.

Au surplus le duc de Bragance serait au désespoir si, montant pour la première fois les marches de son trône, il les voyait couvertes du sang d'un prêtre. Je veillerai moi-même de si près sur la conduite de don Sébastien, que je le mettrai hors d'état de pouvoir nous nuire.

— Mais l'archevêque de Brague, vous le

savez comme moi, est tout-à-fait dévoué à la vice-reine, et peut-être, Michel d'Alméida, paierez-vous de votre vie la pitié que vous montrez en ce moment.

— Eh ! qu'importe mon existence ; depuis long-temps elle est offerte à mon pays, et je ne la regretterais pas si, en échange, je sauvais celle d'un homme que je regarde comme innocent.

Et quel autre, à la place de don Sébastien, n'eût été flatté de la confiance que lui témoignait Marguerite ? quel autre ne se fût, comme lui, trouvé honoré de cette royale amitié ?

Ah ! Monseigneur, l'humanité est sujette à de trop grandes faiblesses pour que nous ne pardonnions pas à celle qui nous présente d'aussi nobles excuses.

Ensuite, les mesures qui présentaient le plus de moyens de succès ayant été discutées, on décida que chacun des conjurés réclamerait le secours de ses amis, en leur cachant le but réel de l'entreprise ; car ces hommes courageux pouvaient manquer de résolution en face d'un projet aussi audacieux que l'était celui des conspirateurs.

Après le dénombrement que firent entre eux les chefs de la conjuration, on résolut de se diviser en quatre cohortes, et de surprendre à la fois les lieux où les Espagnols avaient le plus de forces.

D'Alméida, à la tête d'une d'elles, dut tomber sur la garde allemande, troupe dévouée entièrement à la vice-reine, et à laquelle Marguerite confiait habituellement la garde de sa personne.

Mello d'Alméida frère de don Michel, Estevan d'Arogna, à la tête des bourgeois, convinrent d'attaquer, au même instant, une compagnie d'Espagnols montant tous les jours la garde dans un fort, dominant le palais.

Tello de Ménessès, le grand chambellan, Emmanuel Saa et Pinto durent se rendre maîtres de Vasconcellos.

Antoine Mendoce, Carlos de Norogna devaient, en même temps, assembler le peuple, et marchant à la tête de la quatrième et dernière troupe, durent se jeter contre les Espagnols qui essayeraient de résister aux autres conjurés.

L'on devait d'abord occuper toutes les avenues du palais, afin d'empêcher les

soldats castillans, répandus dans les forts et dans la ville, de pouvoir secourir la vice-reine, dont il deviendrait facile de s'emparer lorsqu'on serait maitre des postes qui, les premiers, pouvaient la défendre et lui porter secours.

Et tout étant résolu et arrêté définitivement, les conjurés se séparèrent, prenant, pour se retirer, les mêmes précautions qu'ils avaient suivies pour pénétrer dans le palais.

IV

Le jour de l'attaque approchait, et comme, dans une telle circonstance, il était de la plus haute importance d'observer les chefs de la domination espagnole, plusieurs conjurés restant au palais à l'aide de différens pré-

textes, surveillaient, avec le plus grand soin, les actions de la vice-reine et celles de Vasconcellos. Le 28 novembre, un d'eux aperçut le conseiller se dirigeant à la hâte vers le Tage.

Arrivé sur les bords du fleuve, une barque vint prendre Vasconcellos et le conduisant sur la rive opposée, elle l'y déposa.

Cette démarche étant de la part du conseiller une chose inusitée, l'allarme se répand à l'instant parmi les conspirateurs: ils s'assemblent, à la hâte, en tumulte, dans plusieurs endroits; et agitant entre eux la gravité de leur position, réfléchissant à l'habileté, à l'adresse que Vasconcellos déploie ordinairement dans les circonstances les plus embarrassantes, presque tous pensèrent qu'instruits du danger dont il est me-

nacé, il ne traverse le Tage que pour assembler les troupes espagnoles, se mettre à leur tête, et arrêter lui-même les conjurés.

Et leur imagination s'exhaltant par la frayeur, déjà il leur semble voir leurs maisons entourées des soldats de la vice-reine, ne leur offrant aucun secours, les livrer sans défense; déjà croyant être au pouvoir de leur ennemi, l'image des supplices les plus douloureux leur apparaît : livrés à la haine, à la vengeance du cruel Vasconcellos, rien ne pourra les garantir de sa colère.

Et, dans un délire d'effroi, ils cherchent à éviter le destin qui les attend, et décident qu'il faut recourir à la fuite. Les uns veulent, se réfugiant sur la côte d'Afrique, affronter la cruauté des peuples arabes, qui leur parait, dans un semblable moment, moins à crain-

dre que celles du Conseiller ; les autres prétendent qu'il faut passer en Angleterre et demander à son souverain, protection contre le courroux du comte duc Olivarès.

Et le jour, la nuit s'écoulent ainsi ; cependant rien n'annonce que leurs craintes soient fondées. Vasconcellos de nouveau est remonté sur cette barque, il a traversé le Tage et vient de rentrer au palais.

Les conjurés apprennent que le Conseiller, invité à une fête, n'a quitté Lisbonne que pour y assister, et, joyeux convive, ne s'étant occupé que de plaisirs, tout annonce enfin que le secret le plus profond couvre encore de son ombre protectrice les projets des conspirateurs.

Mais on eût dit que cette vaste entreprise

ne pouvait arriver à sa conclusion sans avoir préalablement supporté toutes les péripéties du drame le plus complet.

La veille du jour fixé pour l'attaque, Georges de Mello, demeurant dans un des faubourgs de Lisbonne, chez un de ces cousins, qui, en toute occasion, montrait la plus grande haine contre les Espagnols, et paraissait chaud partisan de la maison de Bragance, Mello crut devoir lui confier l'important événement qui le lendemain allait s'accomplir.

Ce parent, heureux de cette confidence, demande à combattre avec les conjurés, regardant à honneur de partager les périls que d'aussi braves gens vont courir. Longtemps la conversation continue sur ce sujet.

Mello entend les vœux que son parent adresse au ciel, il le voit solliciter de combattre, et voulant contribuer de toutes ses forces au succès de l'entreprise, il se félicite de lui avoir confié les détails du complot, certain qu'un cœur aussi intrépide et aussi courageux sera d'un important secours aux conspirateurs.

Enfin le parent de Mello n'ayant plus rien à apprendre, les deux cousins, après s'être pressés la main en signe de confiance et d'affection, se quittent afin de chercher, avant l'heure fixée pour le rendez-vous, à goûter quelques instans d'un repos indispensable pour supporter les fatigues qu'apportera une journée aussi orageuse que doit être celle du lendemain.

Mello est retiré dans sa chambre ;

mais l'agitation causée par les confidences qu'il vient de faire, ne lui permettant pas de se livrer au sommeil, long-temps il se promène avec la plus grande agitation.

A travers les idées qu'amène à sa pensée la gravité de la circonstance, don Georges, réfléchissant à toute l'importance du secret qui vient de lui échapper, se repent de son imprudence; il se dit qu'un projet de ce genre ne devait être livré à la discrétion de personne, et qu'il devait se garder de faire dépendre la liberté et la vie des conjurés de la volonté de son parent.

Puis, tout à coup un soupçon terrible traverse sa pensée. Il se rappelle qu'en entendant les premiers mots de sa confidence, son cousin tressaillit, qu'il n'a pu

tout-à-fait dissimuler l'inquiétude que lui causa de semblables paroles. Emporté alors par sa propre émotion, Mello n'a pas apporté assez d'attention à démêler quel sentiment pouvait inspirer de telles sensations.

Maintenant, seul, au milieu du silence de la nuit, l'inflexion de la voix, les gestes, et surtout l'étrange expression de la physionomie de son cousin se retracent à sa pensée : Georges se dit que peut-être cet homme est un traitre.

Au même instant, il lui semble distinguer quelques mots proférés à voix basse. Effrayé en songeant que son indiscrétion peut tout perdre, il se précipite à la fenêtre, l'ouvre avec la plus grande vivacité, et interroge d'un œil inquiet la solitude des environs.

Et Georges frémit d'épouvante, d'indignation en voyant en face de lui, prêt à monter un cheval que l'on prépare à la hâte, son cousin se disposant à partir. D'un bond il franchit la distance qui le sépare de la porte, descend avec précipitation l'escalier, et se jetant à sa rencontre :

— Où pouvez-vous aller à cette heure?... lui dit-il d'une voix tonnante; encore une fois, où donc allez-vous?...

Aux paroles embarrassées qui lui sont répondues, Georges ne peut en douter. De ce pas, marchant au palais, sans doute le traitre va révéler à Marguerite le complot qui, dans quelques heures, doit anéantir son pouvoir.

A cette pensée, la colère transporte Mello :

d'un main frémissante, il saisit son épée, et la tirant du fourreau :

— Infâme ! s'écrie-t-il en en dirigeant la pointe à la poitrine du lâche, si tu fais un pas pour sortir de cette maison, si tu prononces une parole révélatrice, ce fer pénétrera dans ton flanc...

Et d'un geste impérieux, Georges exige que son cousin remonte dans son appartement, et s'y enfermant avec lui :

— Vous ne sortirez d'ici, lui dit-il, que pour marcher avec moi où l'honneur et le devoir vous appellent...

La trahison est toujours timide et lâche. Le parent de Georges, convaincu que ce dernier exécutera les menaces qu'il lui fait, se

détermine à obéir. Il approche un fauteuil, s'y assied; puis il essaie de convaincre Mello que ses soupçons sont exagérés: il lui jure que jamais son intention n'a été de trahir; qu'il est prêt à lui prouver par tous les sacrifices, combien l'amour de la patrie a de puissance sur son ame; qu'il voudrait enfin au prix de sa vie délivrer le Portugal du joug espagnol.

— C'est ce que nous allons voir dans quelques instans! répond Georges que toutes ces paroles ne peuvent convaincre. La nuit est avancée, l'heure de l'attaque approche, vous me suivrez au palais, et là, l'épée à la main, en face de nos ennemis, nous verrons si vous êtes un traître, et si désormais je dois voir en vous un patriote portugais, ou bien un vil esclave vendu à Marguerite d'Autriche !...

V

Dona Maria de Lancastro, mère de Fernand et d'Antoine Tellez de Silva est en ce moment près d'un meuble, étudiant avec soin l'état de plusieurs armes qui sont là, posées devant elle. Sa main blanche et déli-

cate touche avec complaisance ces objets meurtriers, se promène, légère, sur la lame des poignards, essuie la poussière qui peut les ternir, et essaie en appuyant leur pointe sur son bras, si elles pénétreront facilement dans les chairs contre lesquelles elle veut les faire diriger.

Depuis quelque temps elle paraît ainsi se complaire à des idées de vengeance.

Cependant l'expression des traits de Maria de Lancastro annonce la bonté, la bienveillance; seulement la gravité de son maintien, la fierté de ses gestes trahissent des habitudes de domination. Ses sourcils fortement arqués, son regard étincelant, ses lèvres parfois contractées par une pensée énergique, indiquent qu'elle est douée d'une ardente imagination.

Dona Maria, posant les armes qu'elle tient à la main, approche de la cheminée, et bientôt le son clair d'une sonnette apprend qu'elle a besoin de l'office d'un valet.

— Allez, dit-elle à celui qui se présente, allez dire à mes fils qu'ils viennent à l'instant.

Quelques minutes après les deux jeunes gens sont introduits.

— Je vous ai fait appeler, mes enfans, leur dit dona Maria, pour vous remettre ces armes. La nature refusant à la femme les forces nécessaires pour les manier avec succès, semble lui défendre de les porter. Ne pouvant vous accompagner, je veux du moins aider à votre victoire, et vous armant moi-même, m'unir, autant que cela m'est possible, à votre combat.

J'en suis certaine, elles ne failliront pas à votre courage ; recevez-les donc de ma main.

Je vous les donne la lame claire et luisante, que ce soir elles soient souillées du sang espagnol.

Allez, mes fils, combattez pour la défense de votre patrie !... Marchez en songeant que le sort de votre famille repose tout entier en vos mains ; et que si malheureusement Dieu voulait que vous fussiez vaincus, votre mère ne survivrait pas à votre défaite...

Et la noble dame agrafe elle-même le ceinturon qui doit soutenir les poignards, puis enveloppant ses fils de longs manteaux :

— Vous voyez, leur dit-elle en leur mon-

trant la pendule qui orne la cheminée, vous voyez que l'heure approche.

Mes fils, le Portugal vous appelle : obéissez à sa voix ; et pendant que vous allez combattre, agenouillée devant ce crucifix, je ne cesserai mes prières que lorsque le son de votre voix, mettant fin à l'horrible anxiété qui déjà me saisit, viendra m'apprendre que les Espagnols, chassés de ce pays désormais, ne nous tiendrons plus courbés sous leur joug abhorré.

— Allez donc !...

Et posant ses lèvres frémissantes sur le front de ses enfans :

— Ah ! s'écrie-t-elle ne pouvant commander à son transport et les pressant avec

amour contre sa poitrine, ah ! puisse ce baiser ne pas être le dernier !...

— Adieu donc !...

Et leur indiquant la porte, elle les engage à sortir.

Mais les jeunes gens immobiles, échangent entre eux d'humides regards, leurs paupières sont lourdes de larmes.

— Noble dame, dit Fernand, ainsi que vous venez de le dire, il est possible que nous ne nous revoyions plus. Marchant à un combat où la victoire ne peut être achetée qu'au prix de notre sang, sans doute nous devons succomber. Veuillez donc ne pas nous envoyer ainsi devant Dieu, sans nous avoir donné votre bénédiction.

Et tous deux fléchissent le genou.

— Mes fils, dit-elle d'un ton solennel, au nom de votre mère, au nom de votre patrie, au nom du Dieu qui nous entend, mes fils, soyez bénis!...

Et les entourant d'une dernière étreinte :

— Assez, leur dit-elle avec la plus grande émotion, laissez-moi!...

Et les deux jeunes gens sont sortis...

Mais les forces de dona Maria ne répondent pas à son courage : elle tombe anéantie sur un fauteuil. L'héroïne est tout-à-fait disparue ; la mère seule est restée.

Elle couvre de ses mains son visage, et

cherchant à étouffer ses sanglots, afin que ses enfans ne puissent l'entendre :

— Ah ! dit-elle, s'il me faut payer de leur vie la liberté de ma patrie, ah ! puisse cette patrie toujours rester esclave !...



VI

Cependant les retards que don Juan apporte à son départ pour Madrid confirment les craintes de la vice-reine. Redoublant d'activité et de surveillance, elle avait ordonné, ainsi que le duc le faisait connaître

à Pinto, que plusieurs espions fussent attachés à chacun des seigneurs qu'elle supposait être le plus opposé à son gouvernement.

Habile dans l'art de régner, apportant dans cet art difficile la justesse d'observation et toute la finesse d'esprit qui caractérise particulièrement les femmes, Marguerite soupçonnait les principaux chefs de la conjuration. Bien éloignée de croire que leur audace fût assez grande pour les exciter à agir promptement, elle comprenait que ces hommes, que leur rang, leur fortune, leur courage entouraient de plusieurs personnes dévouées à leur fortune, pouvaient, d'un instant à l'autre, devenir redoutables.

Le duc de Bragance, ayant seul des droits au trône de Portugal, plus que

tout autre, excitait des craintes que sa conduite augmentait de plus en plus Et la vice-reine, comme toutes les âmes ardentes, passionnées, eût préféré résister à des ennemis l'attaquant à force ouverte, que d'être obligée de se défendre dans l'ombre contre des complots dont il lui était difficile de découvrir les chefs.

Après avoir pris connaissance des détails que lui donne, sur le départ du duc de Bragance, le dernier courrier envoyé de Madrid par Olivarès, Marguerite attendit encore quelques jours. Convaincue enfin que don Juan ne se rendra aux ordres qu'il vient de recevoir que lorsqu'il y sera contraint par la force, elle se décide tout à coup à l'employer.

Faisant donc demander le commandant

général de la garde allemande, la vice-reine, tête-à-tête avec ce militaire dont le dévouement et le courage lui sont connus, lui confie ses craintes, les dernières résolutions qu'elle vient de prendre, et baissant la voix afin qu'aucune oreille indiscrète ne puisse surprendre ses paroles :

— Vous m'avez entendu, monsieur de Luna, ce soir à minuit, à la tête de plusieurs de vos régimens, vous vous rendrez à Villa-Viciosa, et là, au nom de mon frère, Philippe IV d'Espagne, vous arrêterez don Juan de Bragance, et me l'amènerez prisonnier...

— Les ordres de Votre Altesse seront exécutés ponctuellement, répond l'officier :

Madame, cette nuit le duc sera en votre pouvoir...

Le commandant s'est éloigné; Marguerite reste seule livrée à ses pensées.

— Enfin, se disait-elle avec ivresse, don Juan, dans quelques heures vous serez dans mes fers, et nous verrons alors si vous conserverez tous vos airs de grandeur!...

Et un rire sardonique errait à cette idée sur les lèvres de la duchesse de Mantoue. Souveraine absolue, triomphante, elle était loin de penser que désormais sa puissance était anéantie dans Lisbonne, et que loin d'avoir à accorder au duc de Bragance un pardon, il lui fallait elle-même implorer l'appui et la protection d'un vainqueur.

Dans son délire d'orgueil, de succès, croyant déjà voir à ses pieds dona Louise, suppliante, implorer sa clémence pour un

époux coupable et malheureux, Marguerite étudiait les mots que, dans une semblable circonstance, elle devait prononcer.

Tout à coup la vice-reine fut arrachée à ces joyeux rêves, par la vue de dona Inès qui, accourant dans le plus grand trouble :

— Mais Votre Altesse ignore donc encore, s'écrie-t-elle à la vue de la souveraine paisiblement assise, ce qui se passe en ces lieux!...

Madame, tout est perdu!...

Vasconcellos vient d'être assassiné... Des hommes armés envahissent le palais; le peuple accourt en foule, et s'unissant aux conjurés, entourent vos soldats, les désar-

ment et les mettent hors d'état de pouvoir vous être d'aucun secours...

Mais, continue-t-elle, vous entendez ses vociférations...

Marguerite se lève, avance, et d'un œil inquiet interroge les environs.

A sa vue, les accens séditieux redoublent, et ces mots :

Vive don Juan! vive la maison de Bragance! retentissent douloureusement dans son cœur.

Ce cri que Marguerite, quelque temps avant, entendit avec tant d'effroi; ce cri qui alors amenait à sa pensée un horrible pressentiment; ce cri, le voilà donc encore!...

Le voilà... Mais alors, révélant seulement d'ardens désirs, il n'était pas, comme aujourd'hui, le signal de ralliement, alors il n'était pas le cri de victoire.

En entendant ces mots abhorrés roulant comme un tonnerre dans les rues de Lisbonne, en voyant ce peuple s'irriter à son aspect, en entendant près d'elle dans les galeries le cliquetis des armes, les détonations des coups de feu, Marguerite comprend que son règne doit finir...

L'horreur de cette pensée un instant la fait pâlir ; elle s'appuie, tremblante, sur le bras de sa *caméristè* qui, messagère de malheur, la première lui révèle l'événement qui la précipite du trône.

Ce moment de faiblesse involontaire ne

fut qu'un éclair : la duchesse de Mantoue, retrouvant tout son courage, lève fièrement la tête, écarte le bras qui la soutient, et la démarche ferme et hautaine :

— Savez-vous, dit-elle à mademoiselle de Caldéran, si les troupes espagnoles occupent encore la citadelle ?...

— Mais, je l'ignore, Madame.

—Eh bien, allez-vous en informer.

Et recouvrant toute sa présence d'esprit, la vice-reine étudie sa position, et comprenant que peut-être tout n'est pas désespéré, elle sort de sa chambre et va pour juger de l'état des choses.

Cependant le caractère énergique de Mar-

guerite est trop connu pour que les conjurés ne cherchent pas à s'emparer de sa personne. Au moment où elle s'avançait à la hâte, Michel d'Alméida, suivi de plusieurs des conjurés, s'offre tout à coup à sa vue.

Un instant ils restent immobiles en face l'un de l'autre, se mesurant, s'étudiant du regard...

Jamais encore d'Alméida ne s'est approché de la duchesse de Mantoue; jamais Marguerite ne l'a vu à sa cour : fier républicain, don Michel, méprisant les courtisans et tout ce qui ressemble à l'adulation, passait dans la retraite la plus grande partie de sa vie; mais quoique étranger à l'art de la flatterie, d'Alméida sait cependant que le courage malheureux mérite des égards.

Puis la belle figure de la vice-reine, animée par d'héroïques résolutions, est en ce moment trop imposante pour qu'il n'essaie pas d'alléger, autant que possible, ce que ce moment peut avoir d'affreux pour elle. Il allait lui adresser la parole, lorsque Marguerite ne lui en donne pas le temps :

— Messieurs, dit-elle fièrement aux conjurés, que signifient ce tumulte, ce bruit étrange?...

Où donc osez-vous aller ainsi?...

— Madame, répond don Michel, Votre Altesse n'est plus rien en ces lieux...

Le duc de Bragance vient d'être proclamé roi, et les Portugais, désormais, ne reconnaissent que lui pour leur souverain...

—Mais ces paroles sont bien audacieuses, Monsieur... songez que vous parlez à Marguerite d'Autriche, à la petite-fille de Philippe II, enfin à la sœur de votre roi....

— Depuis une heure, Madame, il ne l'est plus.

— Vous vous trompez... Je saurai défendre jusqu'au dernier soupir le pouvoir qui m'a été confié.

Pendant quelques instans, les deux interlocuteurs gardent le silence. Marguerite pense aux ressources que son courage et son adresse peuvent lui offrir. D'Alméida s'afflige en songeant que peut-être il lui faudra recourir à la force pour arrêter les résolutions que la vice-reine paraît concevoir.

VII

Marguerite se décide à rompre le silence.

— On vient de m'apprendre, mes Seigneurs, dit-elle aux conjurés, que Vasconcellos n'existe plus; qu'assassiné par vous

dans son appartement, vous avez assouvi sur son cadavre la haine que vous lui portiez...

Je sais que cette haine était juste, que le conseiller se l'est attirée par sa dureté, par son insolence à votre égard; mais votre vengeance doit être satisfaite.

Vasconcellos n'existe plus, que vous faut-il donc?...

Songez, nobles Portugais, que ces mouvemens séditieux peuvent encore s'attribuer au désir de la vengeance; mais si vous persistiez plus long-temps ne seriez-vous pas coupables de rebellion, du crime de lèze-majesté.

Quel que soit mon pouvoir près de Phi-

lippe d'Espagne, votre maître et le mien, il me serait impossible de vous disculper.

— Croyez-vous donc, répond don Michel, que ce soit seulement pour nous délivrer d'un monstre que le bourreau seul devait exterminer, que tant de gens de cœur mettent aujourd'hui les armes à la main ; il s'agit de choses plus graves, Madame...

— Ah ! je vous en conjure, mes Seigneurs, interrompt la vice-reine, abandonnez une tentative qui ne peut amener que votre perte, reprenez en ce palais une attitude plus convenable à de loyaux sujets.

— Nous vous remercions de votre sollicitude, Madame, reprend Michel d'Alméida ; mais n'étant coupables d'aucune offense, nous sommes loin d'implorer un pardon.

Il est inutile de vous le cacher, Madame, vous êtes notre prisonnière... Veuillez, je vous prie, rentrer dans votre salon; les scènes qui se passent en ces lieux sont trop hideuses pour que votre œil puisse s'y arrêter.

— Moi, votre prisonnière... Ah! je ne le suis pas encore!...

Et se tournant vers quelques uns de ses gardes qui, muets, interdits, écoutaient dans la plus grande frayeur les paroles qu'elle échangeait avec don Michel:

— A moi! mes fiers compatriotes!... Aux armes! Espagnols!... Songez qu'il s'agit ici de défendre votre souveraine contre de coupables rebelles. Faites donc votre devoir, chassez loin de ce palais ces audacieux conspirateurs!

Et la vice-reine, les animant de la parole, du geste, s'élance vers la porte. Elle va pour sortir, sa résolution étant de se mettre à la tête des troupes qui lui restent et de chasser du palais les Portugais révoltés.

Mais d'Alméida l'a devinée ; il comprend que Marguerite, si elle conserve sa liberté, reprendra possession d'un trône dont elle n'est pas encore descendue. S'opposant donc à son passage :

— Vous ne sortirez pas de cette enceinte, Madame !

Notre triomphe est certain ; partout nous sommes vainqueurs... Le peuple vous entoure de toute part ; n'affrontez pas sa vengeance : sans doute elle serait terrible, et

peut-être nous n'aurions pas la possibilité d'arrêter ses excès.

— Et, qu'est-ce donc que ce peuple pourrait me faire, à moi?... s'écrie Marguerite.

A cette question, faite orgueilleusement et avec la plus insultante fierté, don Carlos de Norogna, homme violent, emporté, un des plus grands ennemis de la domination espagnole, impatient des ménagemens que garde encore don Michel, et trouvant que dans un semblable moment on ne saurait apporter trop de promptitude, s'approche de la vice-reine :

— Ce que ce peuple oserait se permettre contre vous, Madame? rien autre chose... que vous faire sauter par cette fenêtre, si de suite vous ne rentrez dans votre appartement.

En entendant cette réponse, l'archevêque de Brague, accouru au palais à la première nouvelle du tumulte, et présent à cette scène, ne peut contenir son indignation plus longtemps, il se précipite sur un des conspirateurs, s'empare du sabre qu'il tient à la main :

— Infâme rebelle, s'écrie-t-il, tu paieras de ta vie cette grossière injure !...

Mais les conjurés sont en trop grand nombre pour avoir rien à redouter de cette violence.

— Monseigneur, lui dit Michel d'Alméida en le tirant à l'écart, Monseigneur, je vous en conjure, retenez une imprudente colère. On n'est que trop irrité contre vous : votre dévouement à la maison d'Autriche vous rend odieux aux Portugais. J'ai eu la plus

grande peine à vous sauver, car, sans moi, sans la promesse que je fis de répondre de votre conduite sur ma tête, déjà vous auriez cessé d'exister. Votre dévouement ne peut être d'aucun secours à la vice-reine : il ne servirait en ce moment qu'à compromettre sa vie et la vôtre. Gardez donc le silence, et, par un zèle indiscret, ne rendez pas inutile ma sollicitude pour vous.

Ne voyez-vous pas au surplus que l'événement est tout-à-fait accompli, que tout espoir doit vous être ravi ; et, s'il vous restait quelques doutes, voyez ce qui se passe sous vos yeux.

En prononçant ces paroles, d'Alméida montre la cour du palais où le peuple se presse en foule.

— Tenez, continue-t-il en s'adressant à Marguerite et l'attirant près de la fenêtre, voyez si vous pouvez encore conserver quelque espoir.

En ce moment le grand-veneur, Mello d'Alméida, frère de don Michel, venait de se précipiter sur le corps-de-garde, situé à la porte du palais. A la tête d'une des cohortes, il attaquait la garde allemande, à laquelle Vasconcellos avait confié ce poste d'honneur. Les soldats les repoussaient courageusement; il y avait de part et d'autre acharnement, désir ardent de vaincre; les combattans ne s'inquiétaient pas de se défendre, mais plutôt d'obtenir la victoire, fallut-il l'acheter de leur vie.

Le nombre étant à peu près égal des deux côtés, la lutte pouvait se prolonger

et, dans un semblable moment, le moindre retard, le plus léger échec, devaient amener la ruine des conjurés.

Le père Nicolas de Maja, prêtre du bourg d'Ajembuza, dévoué à la maison de Bragance, depuis une heure, combattait l'épée au poing avec les conspirateurs; ne sachant comment obtenir l'avantage, et connaissant la superstition des Espagnols, il s'avisa d'un expédient qui ne pouvait manquer de lui réussir.

Jetant au loin son épée, et saisissant à sa poitrine un crucifix que sans cesse il y porte, tout à coup il le présente aux Espagnols :

— Bas les armes! s'écrie-t-il d'une voix retentissante. Soldats d'un vil usurpateur,

obéissez à l'ordre de votre Dieu !... Bas les armes !...

A cette voix, à la vue de ce crucifix, à ces paroles étranges, un instant les soldats hésitent. Le père Nicolas continue, et s'adressant au militaire commandant le poste :

— Encore une fois, je vous le commande et Dieu vous l'ordonne, soldats ! répétez avec moi :

Vive Jean IV, de Bragance!

Et l'officier, fasciné par la vue de cette croix, effrayé en voyant de nouveaux combattans accourir au secours du père Nicolas, l'officier répète le cri qui lui est imposé...

Tous ses soldats l'imitent...

Don Michel, de la fenêtre du palais, suivait, d'un œil attentif, cette scène extraordinaire. En voyant les Espagnols poser les armes et se mêler aux conjurés, animé par l'enthousiasme du succès, don Michel s'écrie :

— Portugais, vos malheurs sont finis ! vous n'avez plus dès aujourd'hui d'autre souverain que celui que vous chérissez tous... Ah ! que Dieu rende à la maison de Bragance toute son ancienne splendeur, et que sa postérité ne tarisse jamais...

Mes braves compatriotes, remerciez avec moi le Seigneur des immenses bienfaits qu'il nous accorde, et suppliez sa divine bonté de toujours protéger le Portugal, ainsi que la famille de ses rois.

Et des larmes de bonheur s'échappent des paupières du vieillard, et le peuple contemple cet homme dont la longue barbe blanche, couverte de pleurs, lui inspire la plus profonde vénération. Un instant ce peuple partage l'attendrissement et la piété du fier patriote; puis se livrant à une ivresse toute de délire, il répète le nom de don Juan, et au loin les échos en retentissent.

D'Alméida se tournant vers Marguerite, qui jette un œil désolé sur ce spectacle dont l'aspect lui ravit l'espérance.

— Vous le voyez, Madame, le ciel est d'accord avec nous : sa volonté est que votre règne cesse en Portugal. Mais veuillez rentrer dans votre appartement : les plus grands égards, le plus profond respect vous seront prodigués : vous n'avez en ces lieux aucun

outrage à redouter ; Madame, croyez-moi, ce parti est le seul qui vous reste à suivre.

Marguerite ne fait à don Michel aucune réponse ; mais après avoir échangé quelques paroles avec l'archevêque de Brague, la vice-reine, jete aux conjurés un regard empreint du désespoir le plus sombre, et conservant dans l'infortune toute la dignité de son caractère, traverse le salon, et d'un geste où respire tout l'orgueil du rang suprême, elle fait comprendre qu'excepté l'archevèque elle défend que personne la suive.

VIII

Les conjurés qui s'étaient quittés au palais et devaient y revenir lorsque chacun d'eux aurait accompli sa mission, de nouveau s'y trouvent réunis. Ils sont dans cette salle où Marguerite vient d'entendre prononcer sa déchéance.

Ils sont là, séparés d'elle par une simple draperie; et si la vice-reine se fût donné la peine d'écouter, elle eût pu entendre le récit de leurs triomphes.

Mais seule avec son confident, seule avec l'homme qui lui est le plus dévoué, Marguerite, tout-à-fait découragée, n'est plus en présence de l'archevêque de Bragne qu'une souveraine détrônée, une infortunée s'abandonnant à tous ses regrets.

Elle n'est plus que la femme ambitieuse regrettant le trône dont elle vient d'être précipitée avec tant de violence; et Sébastien de Norogna, partageant ses chagrins, ses inquiétudes, ne trouve pas un mot pour la consoler.

En effet, l'événement est trop inattendu,

la chute trop certaine et le caractère de la vice-reine assez connu, pour que l'archevêque se permette, dans un moment aussi douloureux, de prononcer la plus légère consolation : il ne peut que s'affliger avec elle.

Il y a de ces malheurs que le temps et les raisonnemens de la philosophie ont seuls le pouvoir d'alléger.

Les conspirateurs discutent entre eux qu'elle doit être leur manière d'agir ; maitres du palais, de la capitale, secondés par le peuple qui partage l'ivresse de leur triomphe, des postes importans restent encore à conquérir.

Protégés par les murailles de la citadelle, plusieurs régimens espagnols refusent de se rendre. Un ordre formel de Marguerite

peut en ouvrir les portes aux vainqueurs; mais il parait bien difficile de se le procurer.

La duchesse de Mantoue n'est pas femme à céder à la crainte, aux menaces; cependant il était trop important aux conjurés d'avoir la citadelle en leur puissance, pour qu'ils négligeassent de tenter le seul moyen qui restait de s'en emparer.

Ce fut encore Michel d'Alméida qui fut chargé de ce message. Il fit demander à la vice-reine un moment d'audience, espérant qu'à l'aide de la persuasion, sa demande lui sera accordée.

Marguerite, à l'aspect du républicain, reprend tout son courage :

— Eh bien! don Michel, lui dit-elle,

sera-t-il donc défendu à votre prisonnière d'avoir quelques momens de repos?

Que voulez-vous de moi? n'êtes-vous pas tout-puissans en ces lieux? Que vous faut-il encore?

— Veuillez m'excuser, Madame, si je prends la liberté de vous interrompre; mais il s'agit d'intérêts trop puissans pour qu'il me soit permis de m'en dispenser.

Je viens vous demander un écrit qui permette au gouverneur de la citadelle de remettre en mes mains les clefs de cette forteresse.

— Ainsi, s'écrie Marguerite frémissant d'indignation, ne vous bornant pas à vous ré-

volter lâchement contre votre souverain légitime, vous voulez encore que je seconde vos projets, que moi-même, m'unissant à votre révolte, je livre en votre pouvoir le peu de ressources qui restent au roi d'Espagne dans la ville de Lisbonne.

Mais encore une fois, Michel d'Alméida, vous oubliez qui je suis...

Il serait infâme à une princesse de la maison d'Autriche de favoriser vos coupables projets.

Je n'ai plus en ce palais aucun ordre à donner.

Le gouverneur de la citadelle ne recevra jamais de moi que celui de se défendre jusqu'à la mort...

— Madame, songez bien que la force est en nos mains; que cette révolution qui jusqu'alors ne compte pour victime que le seul Vasconcellos, peut d'un instant à l'autre devenir sanglante; que le peuple menace votre vie, Madame; qu'il s'irrite en vous sachant en cette résidence, et que le père Nicolas de Maja emploie depuis une heure tout son pouvoir pour vous empêcher d'être victime de sa colère.

— Et que me fait à moi la haine d'une vile populace; croyez-vous que je tiens à la vie? Ah! s'il ne fallait que mon existence pour conserver à ma famille la possession du Portugal, je la sacrifierais avec bonheur, car désormais elle est insipide pour moi.

Encore une fois, Michel d'Alméida, je ne

puis signer ce que vous osez me demander.

— Eh bien, Madame! c'est vous qui l'aurez voulu; c'est vous que la postérité accusera des excès où les Portugais vont se porter; enfin, c'est sur votre tête que Dieu fera retomber tout le sang que ce refus va faire répandre.

Et pensez que les Espagnols expirant sous le fer de leurs ennemis, maudiront votre entêtement...

Non, Madame, je ne puis croire que vous persistiez dans cette malheureuse résolution.

Consultez, à ce sujet, monseigneur de Brague, continue don Michel en se tournant vers ce dernier, don Sébastien de Noro-

gna connaît assez le caractère de ses compatriotes pour savoir qu'en ce moment vous devez tout en craindre.

Madame, je vous laisse; dans quelques instans permettez-moi de venir vous demander quelle est votre dernière résolution.

Et d'Alméida s'éloigne, et laisse Marguerite seule avec son confident.

IX

Les jeunes de Silva, après avoir reçu les baisers et la bénédiction de leur mère, s'étaient rendus en toute hâte au palais. A la dernière réunion des conjurés dans l'appartement de Pinto, la place où chacun doit por-

ter ses coups étant désignée, les deux frères furent appelés pour accompagner et seconder l'attaque de Ménessès contre le fort occupé par les Espagnols, position d'autant plus importante que les batteries de cette forteresse dominant le palais pouvaient le détruire en peu de temps, si les Portugais étaient assez heureux pour s'en emparer.

Antoine de Tellez, dont le cœur ne palpite encore qu'aux noms de *patrie* et de *gloire*, a remercié les chefs de la conjuration de l'avoir nommé à celui de tous les postes où le péril est le plus imminent. Fernand, au contraire, ne pouvant supporter l'idée de périr peut-être loin de sa bien-aimée, sollicite de Michel d'Alméida la faveur de marcher sous ses ordres, et d'attaquer avec lui la garde allemande, cohorte attachée uniquement au service de la vice-reine.

Ses désirs furent exaucés ; et de Silva, convaincu de pouvoir préserver Inès des périls qui menaçent dans un tel moment tout ce qui s'appelle Espagnol, marche où l'honneur l'appelle avec courage et sans hésitation.

Et lorsque don Michel et Marguerite se rencontrèrent, l'une voulant employer tous les moyens qui lui restaient encore pour se défendre, l'autre poursuivant une victoire qui semblait ne pouvoir lui échapper, de Silva parcourait les galeries du palais, appelant à grands cris la jeune Espagnole. Mais étranger en ces lieux, s'égarant à chaque pas, ne trouvant que valets épouvantés, que femmes éperdues qui loin de répondre aux questions qu'il leur adressait, fuyaient à son aspect, de Silva, dans la plus grande inquiétude, se décide à rejoindre les conjurés, et les

retrouve au moment où la vice-reine et d'Alméida échangeaient des paroles ennemies.

Inès, décidée à partager le sort de sa souveraine, a suivi ses pas. Parmi les physionomies bouleversées des conspirateurs, au milieu de leurs armes couvertes du sang de ses compatriotes, elle cherche des traits chéris, une épée qui doit la garantir de toute injure ; car à travers ces bras qui, levés contre Marguerite, sont prêts à la frapper, la *caméristе* est certaine que si de Tellez a pris part au combat, il défendra sans nul doute des femmes palpitantes de frayeur qui, timides, innocentes n'essaieraient même pas de fuir le sort dont elles seraient menacées.

En effet, excepté Marguerite, tous les Espagnols de sa suite sont dans le plus grand trouble.

Le tumulte qui les entoure, les vociférations du peuple, ses accens de haine, de vengeance, les regards de fureur, l'ivresse du carnage que trahit la physionomie de quelques uns des conspirateurs, frappent de stupeur et d'effroi les malheureux vaincus.

Ils portent sur la vice-reine des yeux égarés; ils ne peuvent comprendre comment à l'instant où le désordre, l'épouvante leur glacent le sang dans les veines, la duchesse de Mantoue conserve autant d'assurance, et au milieu d'une demeure où commandent en vainqueurs de farouches ennemis, elle ose conserver l'attitude impérieuse qui lui est habituelle lorsqu'elle ne cherche pas à en diminuer l'effet à l'aide de sourires et de paroles bienveillantes.

Ils ne savent pas que c'est à l'heure du

danger surtout qu'un grand caractère se révèle, que c'est lorsque l'épouvante paralyse les facultés des personnes ordinaires, que les êtres supérieurs trouvent une nouvelle force; leur imagination excitée à l'approche du péril, devient plus féconde, plus énergique; s'il existe dans de semblables momens quelque moyen de salut, ces êtres seuls sont en état de les trouver et de profiter des ressources que le hasard ou leur audace peut leur offrir.

De Silva, en se précipitant dans le salon, a rencontré les yeux inquiets d'Inès, et sans échanger une parole, tous deux se sont devinés : Fernand a compris que la *camériste* le cherche avec inquiétude, qu'effrayée de se trouver sans défense au pouvoir d'étrangers menaçans, d'ennemis implacables, son épouvante redouble en ne voyant pas à

ses côtés le seul Portugais duquel elle puisse espérer protection et soutien; et pendant que la vice-reine et d'Alméida sont occupés d'intérêts politique dont la gravité augmente de minute en minute, de Tellez approche de mademoiselle de Caldéran.

— Ah! lui dit-il avec amour, tant que le cœur me battra dans la poitrine, dona Inès, vous n'avez en ces lieux rien à craindre...

— Je le sais, dit-elle en pressant entre ses mains tremblantes celles du jeune homme, ce n'est pas pour me défendre que je désire votre présence; mais les jours de la duchesse de Mantoue, de ma souveraine bien-aimée sont en péril : don Fernand, je vous en conjure à genoux, garantissez la vice-reine des outrages dont elle est menacée. Ah! si vous m'aimez ne songez qu'à sa sûreté; en un

mot, sauvez Marguerite, et ma vie entière suffira à peine pour vous prouver ma reconnaissance.



X

L'archevêque resté seul avec la vice-reine, devinant les douleurs qu'une ame aussi fière, aussi passionnée doït ressentir, hésite à rompre le silence.

Les mouvemens nerveux que Marguerite

ne peut retenir, les sombres regards qui lui échappent, l'air menaçant avec lequel elle parcourt à grands pas son appartement font craindre à don Sébastien que, s'abandonnant à toute la fougue de son caractère, elle ne se jette dans de plus grands périls encore que ceux qui la menacent. Cherchant à influencer autant que possible sa décision :

— Votre Altesse doit comprendre, dit-il, que malheureusement d'Alméida a raison ; que les troupes enfermées dans la citadelle, assiégées par un peuple entier, ne peuvent vous secourir; que partout les conjurés sont vainqueurs ; et que la défense, en se prolongeant, ne pourrait être que fatale aux malheureux Espagnols.

Madame, croyez un serviteur dont le dévouement vous est trop connu pour que

vous doutiez du motif qui dicte ses paroles: le seul moyen d'empêcher la mort de vos partisans est d'accorder aux conjurés ce qu'ils demandent.

— Ah! c'est impossible... Mais songez donc, Monseigneur, à ce qu'il y aurait de lâcheté dans une telle condescendance...

Moi, petite-fille de Charles-Quint; moi, vice-reine de Portugal, j'ordonnerais à mes soldats de livrer leurs armes, j'abandonnerais sans me défendre cette résidence à la maison de Bragance... Ah! Monseigneur, il serait infâme de me donner de semblables conseils...

— Sans doute, s'il restait à Votre Altesse des chances de succès, vous me verriez le premier à la tête de vos défenseurs; mais

votre perte est certaine, si plus long-temps vous essayez de vous défendre. Que voulez-vous faire contre la volonté de tout un peuple...

Et ce peuple, si vous osez lui résister, à quels excès ne se portera-t-il pas? Ivre de victoire, impatient de vengeance, ah! Madame, don Michel l'a bien dit, il serait impossible de lui commander. Sourd à la voix de la pitié, à celle de la clémence, il ne saurait que s'entourer de victimes, que se baigner dans le sang...

Que Votre Altesse n'oublie pas en cet instant solennel que le devoir des rois est d'épargner autant que possible la vie de leurs sujets.

Chassez loin de votre pensée les fatales

idées que l'orgueil pourrait vous suggérer. Madame, je vous en conjure, sauvez les Espagnols qui sont en ces lieux. Donnez à don Michel l'écrit qu'il vous demande, et Dieu saura vous récompenser de cette généreuse action.

— Eh bien ! Monseigneur, je me rends à vos prières : d'Alméida obtiendra ce qu'il demande...

Cependant, faut-il vous l'avouer, un dernier espoir me reste.

Je vais envoyer à la citadelle l'ordre d'en ouvrir les portes ; cet ordre portera le sceau royal : le commandant espagnol sera certain que c'est bien moi qui le lui envoie ; mais je connais trop don Louis del Campo pour croire qu'en cette circonstance il veuille

m'obéir : il est impossible que ce gouverneur, Castillan dans l'ame, dévoué entièrement à ma famille, ne comprenne pas qu'un acte semblable m'est arraché par la violence, que les conjurés enfin ont su me forcer à l'écrire.

Monseigneur, j'en suis convaincue, don Louis refusera de livrer la citadelle. Maîtres de ce poste, les Espagnols peuvent recouvrer leur empire en ces lieux.

Enfin, don Sébastien, faut-il vous l'avouer, sans cette dernière espérance, jamais, quel que soit le péril où ce refus ait pu précipiter mes sujets et moi, jamais je ne me serais décidée à commettre une telle lâcheté.

— Je pense que Votre Altesse à raison, reprend l'archevêque heureux de voir Mar-

guerite obéir aux conjurés, quel que soit le motif qui dictât son action, l'essentiel pour les Espagnols et la vice-reine elle-même, étant qu'elle donnât cet écrit le plus tôt possible. Votre courage est trop connu du gouverneur pour qu'il ne comprenne pas que vous seriez à la tête des troupes, si la chose vous eût été possible ; dans un tel moment le devoir lui commande de vous remplacer et de combattre jusqu'à la mort pour défendre en ce pays les droits et la puissance du roi d'Espagne.

Et craignant que Marguerite ne refusât plus tard ce qu'elle voulait bien accorder en cet instant, don Sébastien appelle lui-même Michel d'Alméida, présente à la vice-reine ce qu'il fallait pour écrire, et l'ordre qui anéantit pour toujours la puissance de la maison d'Autriche en Portugal, fut re-

mis entre les mains de don Michel qui, impatient de le mettre à exécution, laissa de nouveau Marguerite tête à tête avec l'archevêque.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.



QUATRIÈME PARTIE.

XI

Les plus vives inquiétudes existaient pendant ce temps à Villa-Viciosa, et dona Louise elle-même avait peine à conserver toute sa présence d'esprit.

L'événement au surplus était assez grave

pour justifier son anxiété. Non seulement la destinée de sa famille se décidait en cet instant; mais l'affranchissement de tout un peuple dépendait aussi du succès du projet, et la duchesse de Bragance, en jetant dans la balance de si graves intérêts, prenait en quelque sorte sur sa propre responsabilité le succès ou la défaite de son parti : les chances de réussite étant égales de part et d'autre, Dieu seul pouvait accorder la victoire à l'un des deux partis.

Pinto avait promis au duc de lui faire connaître le plus tôt possible le résultat de l'entreprise; et plusieurs heures s'étant écoulées depuis l'instant où l'attaque avait dû commencer, dona Louise, en pensant que le sort de la maison de Bragance était résolu d'une manière irrévocable, dona Louise, frémissante d'effroi, faisait agenouiller ses

enfans, et tombant avec eux aux pieds du crucifix, elle adressait au ciel les plus ardentes prières, espérant qu'elles seraient exaucées.

La nuit est arrivée depuis long-temps, et le courrier ne paraît pas encore. L'impatience de la duchesse est à son comble ; elle eût préféré la certitude d'un malheur aux poignantes angoisses qui la torturent.

Tout à coup le galop lointain de plusieurs chevaux se fait entendre, on ne peut plus en douter, voilà bien la nouvelle tant désirée.

Mais étrange bizarrerie des passions, ce moment qui devait réaliser toutes ses espérances, ou confirmer toutes ses craintes, ce moment d'une si grande solennité, redou-

tant d'en apprendre l'issue, dona Louise eût voulu le retarder encore.

En effet, la minute qui arrivait allait être pour une ame aussi énergique la plus délicieuse de toute son existence, ou bien elle devait lui révéler des douleurs jusqu'alors inconnues.

Privilége des imaginations passionnées, êtes-vous pour celui qui le possède un bienfait?...

Doublant toutes les sensations, les rendant si brûlantes, si incisives, broyant parfois sous le choc de la douleur le cœur qui sait vous ressentir, parfois le ravissant de délicieuses émotions, êtes-vous pour l'être fortement organisé un don du ciel, ou bien une émanation infernale?...

Cette question, la duchesse se l'adressait. Tombée haletante sur un fauteuil, pressant une de ses mains contre son cœur, comme pour en comprimer les violentes palpitations, la duchesse jetait sur l'entrée du salon d'inquiets regards.

Enfin, la porte s'ouvre, et le grand veneur, Mello d'Alméida, et Huarto de Mendoce pénètrent à pas précipités dans l'appartement.

A l'aspect de leurs physionomies rayonnantes de bonheur, dona Louise est tout-à-fait rassurée.

Les conjurés approchent, le grand veneur fait connaitre à don Juan le résultat de leurs tentatives; Huarto de Mendoce tombe aux genoux de la duchesse, et portant une de ses mains contre ses lèvres :

— Votre Majesté, s'écrie-t-il avec la plus vive émotion, me permettra-t-elle de la saluer le premier, reine de Portugal?... (1)

A ces mots, qui lui annoncent l'accomplissement de tous ses désirs, qui rachètent si largement ses angoisses, et qui sont une si noble récompense de son courage, dona Louise a peine à supporter l'immense bonheur dont elle est comblée. Un instant elle a pâli sous le poids de ses émotions ; la plus grande faiblesse remplace l'agitation qui depuis plusieurs heures la tourmente. Incapable de prononcer une parole de remerciement aux conjurés, elle ne peut que presser entre les siennes les mains de ces hommes

(1) Ce titre de *Majesté* devait être d'autant plus agréable à la princesse que, jusqu'alors, les reines de Portugal ne portaient que celui d'*Altesse*.

dont le bouillant courage et l'ardent dévouement viennent de lui conquérir un trône.

Mais le duc adresse aux conjurés des expressions qui peignent énergiquement toute la reconnaissance qu'il peut ressentir. Puis les voyant couverts de sueur, les vêtemens en désordre et se ressentant de la fatigue du voyage, don Juan donne des ordres qui annoncent la plus grande sollicitude; et les conduisant lui-même dans des salles élégamment décorées, il les invite à goûter quelque repos.

Cependant la nouvelle du succès des conspirateurs s'est répandue dans le palais et dans la ville. Les principaux habitans supplient le duc de recevoir leurs félicitations, et les fortunés époux, goûtant dans cette première heure toutes les jouissances de leur

nouvelle position, voient toutes les personnes qui les entourent partager leur bonheur.

Le palais retentit d'acclamations ; la ville en un instant est illuminée, des coups de canon retentissent et apprennent aux campagnes voisines que le Portugal, ivre de bonheur, vient de triompher de ses ennemis, et qu'il recouvre toute sa liberté.



XII

Les habitans de Villa-Viciosa, et surtout les principaux acteurs de ce drame, avaient tous besoin de repos; après quelques heures employées à recouvrer les forces né-

cessaires pour supporter les événemens qu'une semblable révolution allait amener, le duc et la duchesse, réunis aux conjurés, attendaient d'eux, avec la plus grande impatience, les détails de l'événement qui vient de s'accomplir.

Huarto de Mendoce prenant la parole ;

— Vos Majestés, dit-il en s'inclinant avec respect devant dona Louise et son époux, connaissent quelles étaient nos principales résolutions, il est inutile de vous les répéter.

Nous nous rendîmes tous au palais, le samedi 1er décembre, et lorsque huit heures sonnèrent à la grande horloge, Pinto approchant d'une des fenêtres, tira un coup de pistolet qui, retentissant au loin, annonce

aux conjurés que l'heure de l'attaque est arrivée.

L'intendant et moi, à la tète d'une des quatre cohortes, nous nous précipitions vers l'appartement du vil suppôt d'Olivarès, impatiens de nous venger des outrages que depuis si long-temps Vasconcellos se fait un jeu de nous prodiguer, lorsque Diégo Garcez Pallier, capitaine d'infanterie, qui sortait de la chambre à coucher de Vasconcellos, tout à coup s'offre à nos regards.

Surpris à notre aspect, Garcez nous adresse la parole :

— « Mais, où donc allez-vous ainsi? dit-il. »

— Nous allons seulement, reprend Pinto,

animé d'un généreux enthousiasme, vous défaire d'un odieux tyran, et vous donner un souverain légitime.

Garcez comprend à cette réponse, à la haine que révèle nos physionomies, aux armes qui brillent en nos mains, Garcez comprend que Vasconcellos est perdu; il se tourne vers Manuel Mansos de Foncesca, qui l'accompagne :

— « Allez, lui dit-il, courez avertir le con-
« seiller du péril qui le menacé. »

Et tirant sa dague, Garcez, voulant donner à Vasconcellos le temps d'échapper à notre fureur, s'oppose seul à notre passage; mais accablé par le nombre, blessé d'un coup de pistolet, Diégo, convaincu que son dévouement ne peut amener que sa perte,

approche d'une fenêtre, jette au loin sa dague, se précipite sans hésiter par cette dangereuse issue, et échappe ainsi à notre colère.

Cependant Manuel Mansos de Foncesca s'est acquitté de son message :

— « Fuyez à l'instant! dit-il à Vasconcel-
« los, rien ne peut vous sauver de la fureur
« de ces hommes... »

Le conseiller, conservant dans cette circonstance un audacieux et imprudent courage :

— « César, répond-il fièrement à Manuel,
« le grand César, informé que les conjurés
« l'attendent au sénat pour le poignarder,
« n'hésita pas à s'y rendre...

« Aujourd'hui, menacé d'un semblable « péril, j'imiterai cette résolution, je m'a- « bandonne à toute ma destinée, il en « sera, en cet instant, ce que Dieu vou- « dra... »

Nous avançons, et déjà nous atteignions la porte de la chambre où nous sommes certains que doit être le conseiller lorsque Antoine Corréa, cet exécuteur des volontés de Vasconcellos, son premier commis enfin, cherche à nous résister; et croyant que Ménessès, qui vient de lui porter un coup de poignard, se trompe de personne, il se tourne fièrement vers lui :

— « Quoi! lui dit-il, tu oses t'attaquer à « moi?... »

Cette voix détestée nous rappelant que,

vile copie de Vasconcellos, Corréa rivalise d'insolence avec lui, excite toute notre indignation, elle irrite surtout Ménessès, qui, d'un coup de pistolet, l'étend sans vie à ses pieds.

Enfin, nous pénétrons dans la chambre, et d'un œil avide de haine, de vengeance, nous cherchons Vasconcellos. Notre étonnement est au comble en n'y trouvant qu'une vieille femme qui pleure avec sanglots.

C'est la nourrice du conseiller, elle est seule. Vasconcellos n'est pas en ce lieu. Nous le cherchons de toutes parts, nous brisons les portes, nous bouleversons tous les meubles.

Mais, vainement les armoires sont ouvertes, vainement les lits sont renversés, Vas-

concellos nous échappe : nulle part nous ne pouvons l'apercevoir.

Comment donc a-t-il pu se soustraire à notre vengeance? Quel lieu le recèle? Par quelle issue a-t-il pu s'évader?...

Ces questions faites tour à tour par chacun de nous, ne trouvent aucune réponse. La nourrice, d'un œil épouvanté, suit tous nos mouvemens. Les regards de Pinto tombent sur elle, et certain que le conseiller est en cet endroit, il avance armé de son poignard.

— « Vasconcellos est ici, dit-il à cette « femme, il est dans cette chambre ; il faut « nous le découvrir à l'instant. »

— « J'ignore où il peut être, interrompt

« la vieille palpitante d'effroi à la vue du
« fer dont elle est menacée... »

— « Ame émanée de l'enfer, continue « Pinto dont la fureur augmente à cette « réponse, il nous faut ton maître ; il nous « le faut, te dis-je !... ou je plonge ce poi- « gnard dans ton flanc... »

Tremblante, éperdue, la nourrice essaie encore de nous résister ; mais convaincue que les menaces de Pinto seront exécutées, qu'il faut choisir entre son existence et celle du conseiller, l'amour de la vie l'emporte enfin sur son dévouement. D'un œil égaré et d'un geste furtif, elle nous indique une petite armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille.

Cette armoire n'avait pas échappé à nos

recherches ; la visitant moi-même, je n'y avais aperçu qu'un tas de vieux papiers qui ne me présentait rien de suspect.

Mais au regard jeté par la nourrice, à ce regard révélateur, plusieurs des conjurés s'élancent vers ce réduit, s'emparent avec une promptitude effrayante des parchemins qu'il renferme et les jettent au loin...

Et là, dans l'enfoncement de cette armoire, là, caché à l'ombre de ces papiers protecteurs, là, devant nous, un homme surgit tout à coup, pâle, demi-mort de frayeur, il nous apparaît.

Et cet homme, qui depuis une heure entend nos recherches, nos imprécations, nos menaces ; cet homme dont chacun de nos

accens fait palpiter le cœur avec angoisses, dont chacun des pas qui nous rapprochaient de lui a dû précipiter en son ame une si horrible agonie; cet homme, c'est le vil agent d'Olivarès, celui dont l'adroite méchanceté savait nous rendre plus détestables encore les actes d'une domination étrangère, celui que tous nous abhorons, celui enfin, dont pour nous venger, nous eussions donné une partie de notre existence...

Le voilà en notre pouvoir...

Le voilà tel que nous le voulions, sans garde, sans défense, ne pouvant plus s'entourer, pour défier notre haine, de ses soldats qui en ce moment expirent sous les coups des autres conjurés.

Le voilà!...

Ah! Madame, continue Huarto de Mendoce en s'adressant à la duchesse, Votre Majesté eût frémi d'horreur à l'aspect de cette salle...

Vous nous eussiez vus, nous autres Portugais, disputer à celui qui porterait le premier coup, et peut-être vous eussiez eu compassion de la victime, qui, sans se défendre, et je crois sans les sentir, reçut les coups de trente poignards, et tomba palpitante inondant de son sang cette chambre qui, si long-temps avait été témoin de ses grandeurs...

Ah! je le détestais bien cet homme; mais lorsque je vis son cadavre recevant encore les coups des conjurés, lorsque je vis ce cadavre informe déjà, lancé par les fenêtres du palais, jeté au peuple qui en faisant un

jouet, se plaisait à assouvir sur cette affreuse dépouille la haine que les actions de Vasconcellos lui avait si justement inspirée, eh bien, j'eus pitié de cet homme : une aussi horrible mort rachetait à mes yeux son exécrable vie...

Et je ne fus pas le seul parmi les conjurés qui ressentit ces mouvemens de compassion. Pinto, qui avait été le plus ardent à l'attaquer, vainqueur généreux, fut encore le premier à défendre ses restes. Et lorsque notre triomphe fut assuré, tous deux, allant à la recherche du cadavre, nous le retrouvâmes traîné ignominieusement à travers les rues de Lisbonne.

Et parmi ce peuple, ivre de vengeance, l'un le frappait du pied; celui-ci venait de lui

crever les yeux ; celui-là, déchirant ses habits, l'offrait nu, sanglant, aux regards de haine que la foule lui lançait ; enfin, malgré les efforts du peuple qui s'y opposait, Gaston de Coutigno parvint à arracher ce corps insensible aux outrages de la populace, et le faisant sur l'heure mettre en bière, il alla, accompagné de Pinto, supplier les *Frères de la Miséricorde* de vouloir bien l'enterrer.

Ainsi finit Vasconcellos.

Nouvel et tragique exemple du néant des grandeurs. La veille, habitant une demeure toute royale, faisant trembler le Portugal sous sa puissance dominatrice, possesseur d'une fortune immense, distribuant les honneurs, les emplois ; le lendemain il expirait misérablement, n'ayant pas même de quoi subvenir aux frais que

nécessitait son enterrement, et sans une charitable pitié qui lui accorda un linceul, son cadavre n'eût pu être revêtu de cette dernière enveloppe.



XIII

Huarto après un moment de silence, continue ainsi :

— Pendant ce temps, Antoine de Saldaigne est monté à la chambre de la *Rela-*

tion (1), et la physionomie animée par les scènes où il vient d'être un des principaux acteurs, trahissant dans tous ses gestes, la joie, le bonheur qui le transporte.

De Saldaigne s'avance vers le président, et d'une voix haute et distincte, il jette à travers de l'assemblée stupéfaite à son aspect, ces mots :

— « Dieu, délivrant le Portugal, le « rend à ces possesseurs légitimes : pré- « sident et conseillers, don Juan de « Bragance est désormais le seul monar- « que auquel le devoir vous ordonne d'o- « béir !... »

A ces paroles, qui révèlent un si so-

(1) Premier tribunal de Lisbonne.

lennel événement, continue Mendoce en s'adressant aux époux souverains, Vos Majestés, si elles eussent été présentes, eussent vu les marques de la plus délirante ivresse.

Ces magistrats, habituellement graves, recueillis, dépouillant leur froideur naturelle, et se livrant à toute la joie qui les transporte, quittent leurs siéges, s'approchent de don Antoine, l'interrogent, et lorsqu'ils ne peuvent douter de la réalité, plusieurs tombent à genoux, et les mains jointes, remercient Dieu du bonheur inattendu qu'il veut bien leur accorder.

Puis, continuant leurs fonctions, dans la même heure, Gonzale de Souza de Macido, président de la *Relation*, rendit une partie de ses jugemens au nom de Philippe d'Es-

pagne, et l'autre au nom de Jean IV de Bragance.

Antoine de Saldaigne en sortant du tribunal, se dirige à la hâte aux prisons, en fait ouvrir les portes sur-le-champ, rend à la liberté les malheureux qui depuis si longtemps gémissent dans les fers. Et ces infortunés recouvrant la lumière et leur famille, s'emparent avec exaltation des armes qui leur sont offertes, et craignant, si les conjurés sont vaincus, de retomber dans les fers et sous la puissance des Espagnols, ces hommes deviennent les plus ardens défenseurs du nouvel ordre de choses.

Ainsi, tout se réunit pour assurer notre triomphe. Prêtres, femmes, enfans, prisonniers, tous s'unissent à nous, tous veulent combattre, tous ne forment qu'un vœu :

triompher ou périr, telle est la volonté, tels sont les mots qui de toutes parts retentissent dans Lisbonne.

Don Juan interrompant de Mendoce :

— Mais, vous ne m'avez rien dit encore de la vice-reine, comment supporte-t-elle le changement de sa destinée?

— Marguerite, répond Huarto, est en cette circonstance ce qu'elle fut toujours. Convaincue que de tous côtés nous sommes vainqueurs, que la résistance devient inutile, et qu'en l'essayant on n'amènerait que plus certainement la perte des Espagnols, elle n'entreprit pas moins de se défendre ; mais entourée d'une troupe de conjurés qui, ayant désarmé la garde du palais, ne trouvaient plus d'ennemis à combattre,

il fut impossible à la vice-reine de tenter le moindre effort.

Prisonnière dans son palais, tout-à-fait en notre pouvoir, long-temps cependant elle refusa à Michel d'Alméida l'ordre dont nous avions besoin pour avoir en notre puissance la citadelle, et nous avons su par l'archevêque de Brague, que jamais Marguerite n'eût donné cet important écrit, si elle eût pu imaginer que don Louis del Campo, qui en était gouverneur, l'exécuterait. La vice-reine, en le signant, était convaincue que don Louis refuserait en cette circonstance de lui obéir, et se défendrait jusqu'à la mort.

Aussi son chagrin fut affreux, lorsqu'une heure après elle aperçut, flottant orgueilleusement sur la tour la plus élevée de

la citadelle, un étendard portant les nobles couleurs de votre royale maison.

A cette vue, qui détruit pour toujours ce qui lui reste encore d'espérance, des pleurs de rage et de désespoir échappent à Marguerite; elle s'empare avec colère des ornemens, insignes de la royauté, et les foulant aux pieds :

— « Pourquoi conserverai-je, s'écrie-« t-elle, ces emblèmes d'un rang qui m'est « arraché?... Qu'ai-je besoin de les voir « encore!... »

Et jetant dans un brasier ardent les débris de son diadème, elle anéantit cette royale parure!...

Puis, s'adressant à l'archevêque qui, muet,

immobile, contemple d'un œil humide ce profond désespoir.

— « Concevez-vous, Monseigneur, la lâ-
« che conduite de cet homme à la poi-
« trine duquel j'attachai moi-même la dé-
« coration de l'honneur et du courage;
« de cet homme dont je reçus les sermens
« de fidélité en lui confiant les clefs de ma
« citadelle !

« Monseigneur, Philippe d'Espagne, con-
« naîtra la conduite de don Louis. Ah ! s'il
« ne trahit pas jusqu'à la fin l'honneur espa-
« gnol, si désormais il ne prend les armes
« pour le service du duc de Bragance, del
« Campo périra par la main du bourreau : il
« paiera de sa tête son infâme trahison !

« Car il n'a pu se méprendre sur mes in-

« tentions ; don Louis me connaît trop pour
« ne pas avoir compris que je ne pouvais
« lui ordonner de poser les armes : il savait
« que ma main se serait desséchée avant
« qu'un tel écrit ne devînt l'expression réelle
« de ma volonté !

« Il savait que prisonnière en ce palais, je
« n'étais plus libre, et que désormais les actes
« émanant de mon pouvoir devaient être re-
« gardés par mes soldats, comme non avenus.

« Je le répète, sa tête roulera sur un
« échafaud ; mais cette justice tardive ne
« rendra pas à ma famille le trône de Por-
« tugal, et ne compensera pas surtout les
« déchirantes angoisses que je ressens en
« cet horrible moment. »

Après avoir encore donné quelques autres

détails, Huarto adressa au roi, de la part des conjurés, la prière de se rendre à Lisbonne dans le plus court délai.

Don Juan, comprenant combien sa présence était utile dans la capitale après un aussi grand événement, dispose tout pour son départ, et voulant faire le trajet le plus promptement possible, il se décide à prendre la poste pour se rendre à Aldelgalège, distant de Lisbonne seulement de dix lieues.



XIV

La nouvelle que le duc de Bragance marche sur Lisbonne, s'étant répandue, le peuple se porte sur la place du palais, espérant que don Juan contentera dès son arrivée, son avide curiosité.

Et cette foule s'entretient uniquement de lui : les uns racontent divers traits de sa bonté ; les autres louent sa générosité, tout ce qu'il y a d'aimable dans son caractère. Puis, quelques uns rappellent une antique prophétie qui annonce *que le Portugal obtiendra sa délivrance, lorsqu'un roi lui arrivera monté sur un cheval de bois.*

Et chacun réfléchissant à cette étrange monture, cherche si quelque apparition extraordinaire ne lui annonce pas l'approche du duc.

Et la grande place du palais, carré long et spacieux, à peine à contenir la multitude qui y abonde.

Mais le temps s'écoule, l'heure est avancée et don Juan n'est pas à Lisbonne. Les

impatiens regards qui le cherchent au loin ne peuvent l'apercevoir.

Seulement, sur la surface unie et paisible du Tage, se dessine un point dont la sombre couleur tranche sur l'azur du ciel et sur celui des eaux.

Et ce point silencieux, paisible, contraste avec le peuple dont l'ardente impatience se trahissant par des cris, par des gestes, révèle les désirs dont il est animé.

Mais ce point à peine aperçu, devient bientôt plus distinct ; c'est une modeste barque de pêcheur, elle est montée par plusieurs hommes que l'on peut maintenant distinguer. Quelques rameurs sont là, assis sur les bancs ; leurs bras nerveux saisissent la rame, et frappant l'onde à intervalles

égaux, ils font voler sur la plaine liquide cette barque fragile.

A travers ce modeste équipage, on remarque, appuyé contre le mât, un homme dont la physionomie trahit les pensées de bonheur qui l'animent.

Il contemple avec ravissement le paysage qui s'étend le long des deux rives du fleuve. D'un côté s'étend une longue chaîne d'algues et de rochers suspendus. Les accidens du terrain, la couleur riante de la verdure contrastant avec le roc entièrement nu, présentent un aspect des plus pittoresques, et font de la partie sud-est du Tage un ravissant tableau.

Et lorsque l'œil charmé erre sur le côté opposé, les églises, les couvens, les villa,

les chaumières, les jardins étonnent par leur éclat, et font des environs de Lisbonne un des plus riches paysages que la vue puisse rencontrer.

Mais bientôt l'attention est attirée par la vue du port, un des plus beaux et des plus majestueux qui existent. Puis la ville de Lisbonne elle-même, splendide métropole s'élevant en amphithéâtre; Lisbonne avec ses palais, son large fleuve, ses édifices; Lisbonne tout entier apparaît et vient compléter l'ensemble de ce riche et immense spectacle.

Et la barque glisse, mollement bercée par les eaux, et l'inconnu, conservant la même attitude, promène son regard rêveur sur cette ville qui, semblable à la capitale de l'empire romain, élève ses maisons sur sept

collines : ses édifices commandent le fleuve et le pays de l'Alentéjo qui lui est opposé. La vue et l'air de la mer font de Lisbonne une ville délicieuse et salubre.

Un sourire d'orgueil vient effleurer les lèvres de l'inconnu. Mais il est plongé dans une extase tellement profonde, qu'il ne s'aperçoit pas que depuis quelques instans la barque est abordée devant le palais. Cependant un des hommes qui l'accompagnent, lui adressant la parole, l'arrache à sa rêverie; alors il s'élance, repousse du pied cette barque qui l'amena sur la rive, s'avance et traverse la foule qui s'écarte avec peine devant lui.

Il se dirige à pas pressés vers l'hôtel de la Compagnie des Indes, monument qui s'élève sur un des côtés de la place, et là, montant sur une espèce d'estrade que

l'on vient de dresser à la hâte, il se présente aux yeux de ce peuple étonné.

Et d'immenses acclamations s'élèvent vers le ciel, et font tressaillir Lisbonne jusque dans ses fondations; car cet homme qui promène sur la foule un œil humide de larmes de bonheur, c'est celui que depuis si long-temps ils appellent de leurs vœux; c'est celui pour lequel ils viennent de combattre, cet homme enfin est don Juan de Bragance...



XV

Dans le somptueux palais de Madrid est un seigneur qui, en ce moment, écoute avec la plus grande attention le récit que lui fait un militaire, debout, devant lui.

Les expressions employées par l'officier

sont dictées par le respect le plus profond.

— Votre Excellence peut encore remarquer sur ma cuirasse, continue-t-il en montrant du doigt les traces des coups imprimés par un fer ennemi sur l'airain dont il est revêtu, que nous nous sommes défendus autant que cela nous a été possible, et que si le duc de Bragance règne en Portugal, c'est que la garde allemande n'a pu s'opposer à ses progrès.

Ah! si le gouverneur de la citadelle n'eût été un traître, l'étendard espagnol flotterait encore sur les tours de Lisbonne! Mais don Louis del Campo en livrant les portes assura le triomphe de don Juan...

— Assez, Monsieur... assez... pas un mot de plus sur ce sujet, interrompt avec viva-

cité celui qui recevait les confidences de l'officier.

— Je vous défends, ajoute-t-il d'une voix impérieuse, de révéler à qui que ce soit ce qui vient de se passer en Portugal...

Monsieur de Luna, retournez à Lisbonne, continuez votre service près de la vice-reine, et commandez-lui au nom de Philippe IV, de rester en Portugal quels que soient les dangers qu'elle puisse y courir.

Et du geste congédiant l'officier, cet homme reste seul.

Au regard sombre et perçant, que laissent échapper ses noires prunelles, à la terrible expression que trahissent des traits fortement prononcés, à cette figure amaigrie par

les inquiétudes, les travaux de la pensée, et surtout à l'orgueil que révèle sa fière attitude, on eût pu reconnaître Olivarès...

Olivarès, ce ministre redouté de toutes les Espagnes, ce représentant impérieux d'un souverain indolent et timide, au nom duquel le comte-duc fait exécuter ses volontés les plus arbitraires.

Politique habile, Olivarès ayant su s'emparer du pouvoir, dirigeait, selon son bon plaisir, l'esprit de son maître. Commandant jusqu'aux pensées de Philippe IV, ménageant avec adresse et prudence le pouvoir qu'une ame ferme exercera toujours sur un caractère médiocre, le comte-duc était réellement souverain des deux Castilles.

Mais cet événement dont il entend parler

pour la première fois, l'afflige encore plus en pensant au bonheur des Portugais, qu'il ne l'aurait fait s'il eût seulement affaibli la puissance de Philippe qui, par l'avénement du duc de Bragance, perdait dans l'affranchissement du Portugal, le plus beau fleuron de sa couronne.

Olivarès, en proie au désespoir le plus profond, reste abîmé dans les sombres réflexions qu'amène en lui une révolution aussi complète et aussi imprévue. Son irritation amassant en son ame le plus grand trouble, ne lui permet pas de peser les chances de réussite que l'avenir peut lui offrir.

Mais cet instant écoulé, le comte-duc recouvre toute sa présence d'esprit. Il jette autour de lui un regard interrogateur,

il craint que quelque personne indiscrète, écoutant les paroles qu'il vient d'échanger avec l'officier de Marguerite, ne révèle l'échec qu'il vient de recevoir.

Certain qu'il est maître encore de son secret, qu'il peut, prévenant le mécontentement de Philippe, lui apprendre cette nouvelle dans les termes les plus propres à en diminuer le dangereux effet, Olivarès se prépare à l'entrevue qu'il doit avoir avec son maître, et lui faisant demander un moment d'entretien, le comte-duc, la démarche aussi assurée, aussi orgueilleuse que s'il allait annoncer la nouvelle d'une victoire remportée, par lui, sur les ennemis du royaume, traverse à la hâte les galeries qui le séparent de la chambre royale, et ne tarde pas à être introduit en présence de Philippe IV.

Affectant un air satisfait, et contractant ses lèvres pàlies par la colère, de manière à feindre un sourire gracieux, le comte-duc approche de Philippe :

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté vient de gagner aujourd'hui de superbes domaines...

— Et comment cela, Sire comte? interrompt le roi surpris.

— La tête tourne à don Juan de Bragance; il vient de se révolter contre Votre Majesté, et fermant les yeux devant le danger dans lequel il se précipite, il ose attaquer à main armée les troupes de la vice-reine.

— Olivarès, que m'apprenez-vous donc? comment se fait-il que le duc, qui se mon-

tra, lors de mon voyage à Lisbonne, il y a seulement quatre années, le plus soumis, le plus pacifique de tous les Portugais, en soit aujourd'hui le plus audacieux.

Êtes-vous bien sûr de cette nouvelle?...

— L'accusation est trop grave pour me permettre de la faire, si don Juan n'était coupable. Le fait est certain, Votre Majesté ne saurait en douter, lorsque c'est moi qui le lui certifie.

Sire, le duc de Bragance sera votre prisonnier dans quelques heures, ses biens seront confisqués, et don Juan paiera de sa vie le rêve d'ambition que dans un délire d'orgueil il a osé concevoir.

— Eh bien, Sire comte, je m'en remets

en cette occasion à votre activité ordinaire. Travaillez sur-le-champ à étouffer cette rebellion : il est d'une politique habile de faire prompte justice et de laisser les coupables impunis le moins de temps possible.

Puis, se tournant vers ses valets :

— La fête doit être commencée, leur dit-il, terminez ma toilette.

Tout ce que le dix-septième siècle peut offrir de parures recherchées et brillantes paraît être réuni en ce lieu.

Philippe essaie tour à tour chacun des vêtemens qui lui sont présentés ; il est convaincu que le dernier qu'il vient de revêtir est celui qui fait ressortir le plus avantageusement la grâce de sa taille, la souplesse de

ses mouvemens, celui enfin qui développe le plus les avantages physiques dont la nature l'a doué.

Et le roi se dirige vers le lieu où se donne le bal qu'il veut bien honorer de sa présence. Il arrive au moment où la fête atteignait son apogée de joyeux tumulte, où elle était dans tout l'éclat de sa beauté.

Philippe avait demandé, pour varier la monotonie de ces divertissemens, que les convives fussent masqués; lui-même, ayant posé sur son noble visage le satin qui devait le rendre méconnaissable, pensait, à la faveur de ce déguisement, pouvoir en toute assurance goûter des plaisirs rendus plus vifs et plus piquans par le secret qui devait les accompagner.

XVI

De la porte où il s'arrête, le roi promène un œil charmé sur le spectacle qui lui apparaît. Là, sont de nobles dames aux formes voluptueuses, à la démarche vive, légère, conservant encore sous le masque

qui les couvre, sous les habits ordinairement réservés aux classes inférieures, la fierté et l'orgueil affectés par la noblesse de tous les temps et de tous les pays.

L'une a revêtu l'habit de l'Helvétie, offrant ses longs cheveux tressés, son corset de velours noir, et toute la sévérité de son costume, à cette cour galante, fastueuse. L'autre, le front ombragé d'une toque légère, portant sur les épaules un élégant et court manteau, la taille serrée dans un justaucorps, les jambes ornées de rubans, le pied agile, portant l'épée à son côté, et affectant dans sa démarche toute la souplesse d'un jeune adolescent, porte l'habit de page castillan.

Depuis que Philippe a paru, ce page l'observe avec la plus grande attention.

Placé à quelque distance du roi, silencieux, immobile, étudiant les gestes, l'attitude, analysant jusqu'au plus léger mouvement échappé au souverain, il soulève en quelque sorte l'enveloppe qui dérobe à la vue l'auguste visage.

Après quelques instans donnés à cette étude, le page murmure :

— Je ne me suis pas trompé, c'est lui !...

Et un geste de mépris lui est échappé.

C'est un magnifique et beau spectacle que cette salle avec ces musiciens, ces parfums, ces femmes... ces femmes, palpitantes de plaisir... ces brunes espagnoles, dont les regards, semblables à une lame d'acier brillant au soleil, étincellent à travers le mas-

que et viennent faire bondir dans la poitrine des hommes des cœurs qui ne demandent qu'à se donner...

On eût dit l'air empreint de volupté, tant il y a d'ardeur, d'ivresse dans toutes les ames : c'est comme une fièvre d'amour, de plaisir...

Les danses sont plus légères, l'attitude plus passionnée, les gestes deviennent un langage. On peut lire distinctement en voyant cette jeunesse, quelles brûlantes passions la font ainsi tressaillir, quelles sont les idées qu'elle caresse avec le plus de complaisance! on peut deviner jusqu'à quel point leur imagination, excitée par le pressement d'une main délicate, par une promesse d'amour, articulée dans un seul regard, ose se porter...

Et Philippe contemple ce tableau qui, semblable à l'arc-en-ciel, lui présente mille reflets éblouissans.

Depuis long-temps le roi est à cette place, et plusieurs fois il a remarqué le page qui, arrêté en face de lui, le regarde avec une curiosité qui commence à l'impatienter.

A son tour, il approche, le masque le considère, s'empare de son bras, et le passant sous le sien :

— Beau Page, lui dit-il, que me veux-tu donc?... Aurais-tu par hasard quelques prétentions sur mon cœur? Si cela est, je ne me défendrai pas long-temps.

A ce genre de combat, vois-tu, il y a trop

de douceur à être vaincu pour que je ne m'empresse à te rendre les armes...

— Noble Sire, votre erreur est grande... Les heures que vous consacrez à la dissipation, aux plaisirs, moi je les destine à un but plus important. Vos réunions toutes de folies et de joie me sont un sujet de graves études. Je me plais à observer l'espèce humaine, à sonder les ames dans leurs replis les plus cachés...

— Certes, je ne me doutais pas en venant dans cette enceinte assister, aimable Page, à une leçon de grave philosophie ; n'importe, la bizarrerie de l'aventure me plaît et m'amuse ; veuillez m'associer à vos travaux. Que remarquez-vous donc de curieux en cette salle? quels sont enfin, noble Dame, le résultat de vos observations?

— Me promettez-vous de ne pas conserver de rancune, si je vous confie mes pensées?

— Nous sommes dans un lieu où toute licence est permise ; vous avez ici liberté entière : parlez, beau Page, je suis impatient de recevoir vos gracieuses leçons.

— Peut-être vous le paraîtront-elles beaucoup moins lorsque vous les aurez entendues.

En ce moment, Votre Majesté elle-même fixe toute mon attention ; vous êtes pour moi l'objet du plus profond étonnement.

— Et comment cela? interrompt Philippe.

— C'est que vous faites preuve, Sire,

d'une bien grande philosophie, où vous êtes coupable d'une étrange insouciance...

— Madame, ces paroles sont bien téméraires!

— Votre Majesté oublie que *j'ai ici liberté entière, et qu'en ce lieu, sous cet habit, toute licence m'est permise;* vous-même, Sire, venez de prononcer ces paroles..

Oui, continue-t-elle, en vous voyant à cette place, contemplant avec intérêt les scènes qui se passent en ce salon, je me disais qu'il était impossible de perdre plus gaîment un superbe royaume, qu'il fallait que la révolution de Portugal vous inquiétât bien peu, puisque, assistant à de joyeuses assemblées, le sourire trouvait place sur vos lèvres, à l'instant même où vous apprenez l'entrée

triomphante de don Juan dans votre ville de Lisbonne.

A ces paroles, Philippe reste interdit; fixant avec attention l'audacieux page, il promène un œil irrité sur le riche costume dont le masque est revêtu. La toque qui couvre la tête de la jeune femme retient avec peine ses longs cheveux noirs et parfumés; la blancheur de sa peau apparait à travers les plis diaphanes de la fraise de dentelle qui couvre sa poitrine ; la délicatesse de son pied se distingue encore malgré la bottine ornée d'éperons d'or qui le contient ; une chaine de diamans, jetée avec négligence sur les épaules, retient un poignard mauresque, dont le fourreau, garni de pierreries, est à demi caché dans les plis de la ceinture qui dessine le contour de sa taille élégante.

Et Philippe cherchant à démêler quelle femme est cachée sous cette gracieuse et riche enveloppe, veut appliquer un nom à ce visage qu'il ne peut deviner. Impatient enfin de ne rien découvrir :

— Qui donc, Madame, lui dit-il avec irritation, vous instruit ainsi de secrets connus de ma seule personne ? Quel imprudent osa vous confier ces détails?...

— Vous oubliez, Sire, que vous êtes ici dans un lieu consacré au plaisir, et qu'il est permis de le chercher partout où on espère le rencontrer.

Vous m'engageâtes à la confiance en me promettant indulgence entière ; voudriez-vous donc me punir d'avoir ajouté foi à votre parole?

Je crois m'apercevoir, Sire, que, pour ce soir, vous avez assez entendu mes remarques; permettez à votre sujette la plus dévouée de prendre congé de Votre Majesté...

Et sans attendre de réponse, quittant le bras du roi, le malicieux page s'éloigne, disparaît dans les groupes, et bientôt Philippe, surpris de cette brusque séparation, le perd de vue dans la foule.



XVII

Depuis que don Louis del Campo avait livré la citadelle aux Portugais, reddition qui eut, pour l'Espagne, une si fatale influence, la vice-reine s'accusait d'y avoir contribué plus que personne.

Bien que don Louis eût agi en cette circonstance avec faiblesse et lâcheté, Marguerite était convaincue que sans l'écrit donné par elle à Michel d'Alméida, jamais le gouverneur n'eût livré les portes qu'il devait défendre. Cet écrit fatal que si long-temps elle refusa, cet ordre qu'un pressentiment impérieux l'empêchait de donner, elle l'avait accordé aux sollicitations de l'archevêque de Brague, à la pensée qu'elle sauvait les malheureux que les conjurés tenaient en leur puissance, et ses regrets devenaient plus amers encore en voyant combien le fort de Saint-Joam, situé à l'embouchure du Tage, inquiétait les Portugais.

Cette citadelle, commandée par don Fernand de la Cuèva, depuis plusieurs jours, refusait de se rendre, et bien que persuadé que sa résistance ne pouvait amener que

sa perte, le gouverneur était résolu à s'ensevelir sous les ruines de la forteresse, plutôt que de l'abandonner aux ennemis de son roi.

Et de ses fenêtres la duchesse de Mantoue avait vu passer et se diriger vers Saint-Joam les canons destinés à l'anéantir. En voyant quelle importance les vainqueurs mettaient à la possession de ce simple fort, plus que jamais elle regrettait que don Louis ait eu la lâcheté de livrer une place bien autrement supérieure.

Et quoique les Portugais redoublassent pour elle de politesse et d'égards, bien que les fils de Maria de Lancastro, auxquels le duc de Bragance avait particulièrement confié la garde de sa personne, le disputassent en respect, en sollicitude avec les sei-

gneurs espagnols qui lui étaient le plus attachés, bien qu'aucune des personnes qu'elle affectionnait ne lui ait été enlevée, les pensées les plus déchirantes torturaient sans cesse le cœur de Marguerite. Vainement don Sébastien de Norogna et mademoiselle de Calděran, lui peignant l'avenir sous des couleurs moins sombres, cherchaient à lui inspirer quelque lueur d'espérance, la vice-reine, n'éprouvait que douleur.

— Et ne voyez-vous pas, disait-elle en leur montrant du doigt les soldats couverts d'uniformes portugais monter la garde à sa porte, ne voyez-vous pas qu'ici je suis prisonnière, que le règne de la maison d'Autriche expire dans Lisbonne; et dona Louise triomphante dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, ne reposera-t-elle pas à l'ombre de ce palais...

Aux douleurs qui me déchirent, je comprends de quel immense bonheur la duchesse de Bragance doit être comblée. Et moi, malheureuse, moi à qui Philippe d'Espagne confia son autorité, moi à qui il livra le commandement de ses troupes en me donnant ce royaume soumis, paisible, respectueux, je laisse ses ennemis le lui ravir...

Cependant, vous le savez, le jour même où d'audacieux conspirateurs s'emparèrent de Lisbonne, le duc était arrêté; dona Louise ne me devança que de quelques heures; mais ce peu de temps lui suffit. Elle est reine de Portugal! et moi... moi!... je suis sa prisonnière!...

Et l'infortunée cachait son front brûlant sur le sein de dona Inès qui, partageant ses

souffrances, écoutait dans un morne chagrin le récit de si grandes douleurs.

Mais quelque affreuse que fut la position de la vice-reine, son malheur doit encore augmenter. A l'instant où elle s'abandonne en présence de ses confidens au découragement le plus complet, une de ses femmes vient lui demander de la part de l'archevêque de Lisbonne, un moment d'audience.

Marguerite sait bien quelle immense puissance Rodrigue d'Acunha exerce sur un peuple, dont la piété, la superstition donnent au clergé un si grand pouvoir; elle sait que parmi les chefs de la conjuration, ce prélat fut un des plus ardens, un des plus cruels ennemis des Espagnols, et que sans l'influence de don Mi-

chel, cette révolution eût été sanglante et terrible.

En entendant ce nom détesté, la duchesse de Mantoue frissonne involontairement.

— Faites entrer, dit-elle à la personne qui lui annonce l'approche de Rodrigue d'Acunha, faites entrer !

Puis, se tournant vers dona Inès et l'archevêque de Brague :

— La présence de ce prélat m'annonce, sans nul doute, quelque désagrément ; n'importe, qu'il paraisse, et voyons ce qu'il peut avoir à m'apprendre...

Quelques minutes après, l'archevêque était introduit.

XVIII

Rodrigue d'Acunha, après avoir salué la vice-reine, de l'œil a parcouru la salle; et là, devant lui, conservant dans son attitude l'énergie et la fierté qui le distingue, don Sébastien de Norogna, l'homme qu'il déteste

le plus, celui dont depuis long-temps il a juré la perte, frappe sa vue.

Les deux archevêques échangent entre eux des regards de haine; un sourire sardonique contracte les lèvres de don Rodrigue, les mots qu'il va prononcer, il en est convaincu, doivent causer à son ennemi le plus profond chagrin. Il approche de Marguerite, et avec l'accent du regret :

— Madame, lui dit-il, chargé malgré moi par Sa Majesté, Jean IV de Portugal, d'un message douloureux, vous me voyez au désespoir d'être obligé de vous le transmettre.

Notre gracieuse souveraine, dona Louise de Bragance arrive en ce palais; les appartemens que vous occupez sont destinés à être les siens : attendue d'un jour à l'au-

tre, la reine de Portugal doit les trouver libres...

Je vous invite donc, Madame, à vouloir bien accepter pour votre résidence la maison royale de *Xabregas*, située à l'extrémité de Lisbonne, et à vous y rendre le plus tôt possible...

— Rien de plus ne vous reste à m'apprendre ?

— Rien, Madame, que le regret...

— Assez, interrompt la vice-reine, assez, Monsieur !.. épargnez-moi, je vous prie, des paroles mensongères, et veuillez me laisser libre...

Et du geste, indiquant à don Rodrigue la

porte du salon, Marguerite lui ordonne de sortir.

Le plus profond silence succède à cette scène. L'archevêque de Brague et mademoiselle de Caldéran portent sur la vice-reine des yeux désespérés.

La duchesse de Mantoue, la personne que tous deux respectent et chérissent le plus, la souveraine qui, au temps de ses grandeurs, si souvent les combla de présens, leur témoigna une amitié si tendre et une confiance si entière, Marguerite enfin, dont la fierté et l'indépendance n'avaient pas de bornes, qui jusqu'au moment qui vit triompher le duc de Bragance, n'avait connu que bonheur et prospérité, dont l'existence entourée sans cesse d'hommages et de splendeurs, s'écoulait superbe, imposante, main-

tenant précipitée violemment du rang le plus élevé, accablée de chagrins que chaque minute rend plus douloureux et plus difficiles à supporter, présente à leur affection, à leur dévouement le plus déchirant des spectacles.

Mais les malheurs de la duchesse de Mantoue font ressortir avec plus de force l'énergie et le courage dont elle est douée ; l'infortune donne à son grand caractère un nouveau lustre. En ce moment, où elle est forcée d'abandonner pour toujours l'auguste résidence que long-temps elle habita, où reléguée dans un humble couvent son infortune ne peut augmenter, aucun mot, aucun geste ne vient trahir les tortures qui la déchirent.

Sa physionomie conserve le plus grand

calme ; elle approche de don Sébastien, et s'emparant d'une de ses mains :

— Monseigneur, recevez mes adieux. Le ciel l'ordonne ainsi... il faut nous séparer !

—Ah! comment Votre Altesse, interrompt l'archevêque, peut-elle croire que dans une semblable circonstance je puisse m'éloigner d'elle.....

Madame, lorsqu'au temps de vos prospérités, vous m'honorâtes de votre bienveillance, j'étais loin de penser qu'un jour peut-être ma reconnaissance pourrait vous être utile. Ce jour est arrivé, l'heure de l'infortune a sonné : il ne sera pas dit que lorsque les plus grands périls vous menacent, don Sébastien de Norogna n'emploie pas tous ses efforts pour chercher à vous engarantir.

Madame, je ne vous quitte plus. Permettez que désormais ma vie entière vous soit consacrée ; vous ne pouvez résister à ma prière : quel plus noble emploi pourrais-je faire du peu de jours qui me restent !

— Mais vous oubliez, Monseigneur, qu'en vous dévouant à ma personne, les infortunes qui me poursuivent ne peuvent manquer de vous atteindre.

— Eh ! qu'importe. Madame, encore une fois, votre destinée sera la mienne. Il en sera ce que Dieu voudra !...

Marguerite ne résiste plus.

Elle n'adresse aucun remerciement à don Sébastien, mais ce que n'ont pu faire les malheurs inouïs qui depuis quelques

jours sont venus fondre sur elle, la sensibilité vient de l'effectuer : une larme échappe à la princesse et vient révéler à l'archevêque toute la profondeur de sa reconnaissance.

En effet, montrer en ce moment où la haine pour le nom espagnol est un délire, un semblable dévouement, traverser à la suite de la duchesse de Mantoue, les rues inondées d'un peuple ivre de haine, de vengeance est de la part de don Sébastien s'exposer à une mort horrible, et Marguerite, comprenant ce que cette conduite à de flatteur pour elle, est touchée au cœur d'une si généreuse action.

Après quelques instans donnés à l'émotion et à l'attendrissement, elle se tourne vers dona Inès.

— Et toi, ma fille, lui dit-elle, je le sais, tu voudras imiter la noble conduite de monseigneur de Brague... Eh bien ! j'accepte votre sacrifice. Dieu, mes amis, Dieu seul peut vous donner la récompense que mérite un tel acte d'attachement.



XIX

Pas un nuage ne voile l'azur du ciel, les eaux du Tage calmes et paisibles, supportent à leur surface des barques aux élégantes décorations, desquelles s'échappent d'harmonieux accords. Sur le port, revêtus de riches uniformes, apparaissent plusieurs

régimens dont les armes étincellent au soleil, et dont la musique, renvoyée par les échos du rivage, fait entendre les airs d'une marche triomphale.

Sur une des rives du fleuve, le peuple de Lisbonne se presse en foule, et par delà le Tage, à une distance de trois lieues, à l'extrémité d'une longue plaine, un nombreux cortége est aperçu.

Pendant qu'il avance à pas lents, les embarcations parties de Lisbonne abordent à la rive opposée; elles amènent sur la grève un nombre considérable de seigneurs qui, se dirigeant vers le centre de la prairie, arrivent à l'entrée d'une magnifique tente, où un étendard aux armes de la maison de Bragance, présente aux regards charmés ses nobles couleurs.

Cependant les personnes aperçues dans le lointain se sont approchées ; parvenues à une petite distance, elles s'arrêtent, et du milieu du groupe qui lui compose une fastueuse escorte, dona Louise s'avance ; trois enfans sont à ses côtés.

Un seigneur vient à la rencontre de la noble dame. Son front rayonne de bonheur, la félicité la plus grande parait l'animer. Un manteau royal couvre ses épaules, à son front brille le diadème ; ses pas sont impatiens, il lui tarde de revoir les êtres qu'il adore, ces êtres pour le bonheur desquels il vient de hasarder sa liberté, sa vie.

Aujourd'hui don Juan peut rendre à l'épouse qui depuis leur union sut lui faire connaitre tout ce que la tendresse d'une femme peut donner de bonheur, tout ce

qu'elle répand de charmes sur la vie ; il peut à son tour lui rendre une partie de la félicité dont elle le combla.

Car ce bandeau royal, emblème de puissance, de grandeur ; ce bandeau que si longtemps dona Louise appela de tous ses vœux, pour la conquête duquel elle hasarda la destinée de sa famille entière ; ce bandeau, maintenant il est à lui, il peut le lui donner.

Le prince Théodose, fils aîné des augustes époux, âgé seulement de huit ans, et les deux infantes Catherine et Jeanne de Bragance devançant leur mère, s'avancent au-devant du roi, et le saluent avec respect. Le duc les prend entre ses bras, les presse sur son cœur. Des larmes de bonheur chargent ses paupières, aucune expression ne saurait peindre la joie qui le transporte.

Don Juan est près de la duchesse, d'une main il enlève son diadème :

— Je le dois, dit-il à vos conseils, à votre courage ; permettez que j'en orne la seule personne qui sut le conquérir...

Et posant au front de dona Louise, la royale parure, le roi de Portugal s'est incliné devant elle.

Et toute la noblesse du royaume, arrêtée respectueusement à quelque distance, contemple avec attendrissement les fortunés époux.

Pendant ce temps, les habitans des campagnes s'abandonnant à une joie délirante, arrêtent les voyageurs, les contraignent à se joindre à eux et à partager leurs

plaisir et les chants retentissent, des danses sont improvisées, et les cris : *Vive le roi! vive la maison de Bragance!* retentissent de toutes parts.

La famille royale, suivie des seigneurs, est remontée sur les barques : les deux escortes réunies traversent le Tage ; elles sont arrivées aux portes de Lisbonne, et là, posées sur un bassin d'or, le comte Castagnète présente au roi et à la reine, les clefs de la capitale, et adresse aux époux souverains, au nom de toute la magistrature du royaume, le serment de fidélité.

On eût dit, en cette circonstance, le jour où pour la première fois dona Louise entrait en souveraine dans Lisbonne, en voyant la fierté de son maintien, l'aisance et le charme de ses manières, on eût dit qu'occupant un

trône depuis son enfance, le rang suprême lui était familier, et que l'événement qui lui donnait la toute-puissance n'avait pour elle rien d'étrange.



XX

Les changemens qui viennent de s'accomplir en Portugal ont rapproché mademoiselle de Caldéran du jeune de Tellez. Fernand, nommé par le duc de Bragance pour commander la garde chargée de veiller à

la sûreté de la vice-reine, a suivi cette princesse à la résidence de *Xabregas*, et là, saisissant tous les moyens de voir la *caméristе*, lui parlant sans cesse de sa passion, lui jurant chaque jour de consacrer sa vie entière au désir de la rendre heureuse, il a porté au plus haut point d'exaltation l'amour que dona Inès ressent pour lui.

Marguerite, à laquelle les sires de Silva (don Antoine ayant accompagné son frère) prodiguent les soins les plus attentifs, les hommages les plus respectueux, témoin du sentiment passionné que sa favorite inspire à don Fernand, convaincue qu'une affection aussi profonde doit rendre heureuse la jeune Espagnole, et que retarder l'instant de leur union est éloigner celui de son bonheur hésite si elle-même ne doit pas hâter ce fortuné moment.

Mais en songeant que de Tellez est un des partisans les plus dévoués de la maison de Bragance, qu'audacieux conspirateur, un des premiers, il a pénétré les armes à la main dans le palais de Lisbonne, qu'oubliant les marques d'intérêt que Marguerite lui a montrées, et les sermens d'amour qui l'unissent à mademoiselle de Caldéran, ce n'est qu'en foulant aux pieds les cadavres des derniers défenseurs de la vice-reine qu'il a pu arriver jusqu'à elle.

Alors des mouvemens de haine, des désirs impérieux de vengeance font bouillonner le sang dans ses veines, et lorsqu'elle le voit aux genoux de sa favorite, murmurant des paroles d'amour :

— Faire le bonheur de cet homme, se dit-elle, lui donner pour épouse la

plus belle, la plus riche, la plus aimable parmi notre noblesse; celle qui, dans ma cour, reçoit tous les hommages, attire tous les vœux; celle enfin que je chéris le plus, et dont il faudrait pour toujours me séparer, la donner à cet homme... Oh! non, jamais!....

Et long-temps la vice-reine en proie à de profonds ressentimens, jette des regards irrités sur le jeune Portugais. Absorbée dans ses réflexions, elle garde le silence; enfin, ses yeux se portent sur mademoiselle de Caldéran.

A la vue de cette physionomie rayonnante de bonheur :

— Elle l'aime se dit Marguerite, et moi-même applaudissant à son amour, j'encou-

rageai sa faiblesse, je protégeai ses soupirs. Et quand par mes conseils et mon assentiment, j'excitai en son cœur la flamme qui la domine, aujourd'hui, d'un mot, brisant son existence, je viendrai détruire mon propre ouvrage ; et démentant les promesses que mon amitié se plut à lui faire, j'anéantirai ses plus douces espérances.....

Ah ! cela est impossible! dona Inès doit être heureuse, puisque son bonheur est en mon pouvoir...

Mais l'époux que je donne à ma favorite jamais ne portera les armes contre ma maison, jamais il ne combattra les soldats de mon frère Philippe d'Espagne.....

Alors s'adressant à don Fernand :

— Monsieur de Silva, lui dit-elle, veuillez passer en la salle voisine, et m'y attendre un instant.

Don Fernand a obéi; il est impatient de connaître ce que la vice-reine doit lui communiquer. A mesure que le temps s'écoule, l'inquiétude s'empare de lui.

Quels ordres Marguerite peut-elle avoir à lui donner!... Depuis un mois il ne l'a pas quittée; sans cesse occupé à prévenir ses désirs, à l'entourer des hommages les plus respectueux, elle a accepté ses offres de services, et semble préférer ses soins à ceux de tout autre.

Enfin, les portes s'ouvrent, la duchesse de Mantoue parait. De Tellez, jette sur elle d'inquiets regards.

Une expression grave, sévère, est empreinte sur les traits de la princesse, sa démarche est imposante; elle approche du jeune homme, et du geste lui indiquant un fauteuil, elle l'invite à s'asseoir; puis se plaçant en face de lui :

— Vous connaissez, lui dit-elle, monsieur de Silva, le tendre intérêt que je porte à mademoiselle de Caldéran. Vous l'aimez d'un amour sincère et dévoué ; dona Inès, reconnaissante des soins que vous lui prodiguez, y répond par sa tendresse ; dona Inès, vous aime, don Fernand, et vous seul, j'en suis convaincue, pouvez la rendre heureuse.

Contribuer à sa félicité serait pour moi le plus doux des soins; mais la Divinité en nous faisant naître dans l'enceinte des palais, en nous rendant responsables du bonheur

des nations, et en ornant nos fronts du fatal diadème, nous ordonne d'imposer silence à nos affections les plus intimes ; il est défendu à nos cœurs de palpiter, à nos ames de sentir; l'amitié, l'amour nous sont interdits... nous devons être de marbre pour tout ce qui s'appelle sentiment; la raison d'état doit seule diriger nos actions, et quoique aujourd'hui précipitée d'un trône où longtemps je fus assise, il semblerait que je puisse me livrer en liberté aux douces émotions qui jusqu'à cet instant m'ont été défendues : don Fernand, il n'en est pas ainsi!...

Si l'affection que je ressens pour mademoiselle de Caldéran m'engage à vous l'accorder pour épouse, la politique me le défend.

Sans doute il est permis à la duchesse de Mantoue d'assurer le bonheur de sa favo-

rité; mais la sœur de Philippe IV ne peut donner pour femme à Fernand Tellez de Silva, à l'ennemi de son roi, à celui qui contribua de toutes ses forces à lui faire perdre le royaume de Portugal, et qui, d'un instant à l'autre, marchant sous la bannière de don Juan de Bragance, peut envahir, les armes à la main, les États de mon frère; elle ne peut lui donner la plus riche héritière de toutes les Espagnes; elle ne peut mettre en son pouvoir des richesses qu'il emploierait à détruire la puissance de sa maison.

Don Fernand, vous devez comprendre toute la justesse de ces motifs. Marguerite veut votre bonheur, et désirerait de tous ses vœux le voir accomplir; mais la vice-reine de Portugal non seulement ne peut y contribuer, mais encore doit s'y opposer de tout son pouvoir...

Le plus profond désespoir s'empare de don Fernand, lorsqu'il voit ainsi, en un moment, s'évanouir toutes ses espérances. Cet hymen, objet de tous ses désirs, cet hymen sur lequel reposait tout un avenir de félicité, serait détruit pour toujours.

En vain de Silva est aimé, en vain le désespoir d'Inès égalera le sien ; tout est inutile, la raison d'état l'ordonne, les infortunés amans doivent lui obéir.

Mais la douleur du sire de Silva est trop grande pour qu'il lui soit possible de la comprimer : elle s'exhale en plaintes douloureuses.

— Dona Inès, dit-il à Marguerite, ne peut m'appartenir !... mais pourquoi donc alors laissâtes-vous à notre passion le temps de se

développer? pourquoi, au lieu d'arrêter à sa naissance un amour qui ne pouvait être heureux, prîtes-vous soin, par vos encouragemens, de l'augmenter encore...

— Vous oubliez, don Fernand, interrompt la princesse, qu'au moment où dona Inès me parla pour la première fois de son amour, Lisbonne me nommait sa souveraine, que le Portugal obéissait à mes lois... qu'une de mes paroles enfin toute-puissante en ces lieux pouvait changer la destinée de tout un peuple. Alors la politique, d'accord avec mes désirs, me permettait de vous donner pour époux à mademoiselle de Caldéran, alors vous deveniez un des plus fidèles sujets du roi d'Espagne.

Aujourd'hui notre position respective n'est plus la même; aujourd'hui je ne

vois plus en vous qu'un rebelle, qu'un ennemi...

Encore une fois, don Fernand, je vous le répète, dona Inès ne peut être votre femme...

Mais l'amour que ressent le jeune Portugais est trop violent pour qu'il se soumette aux désirs de Marguerite.

— L'arrêt que Votre Altesse vient de prononcer ne s'accomplira pas! s'écrie-t-il en proie à la plus grande agitation. Madame, rétractez vos fatales paroles; dona Inès ne jamais être à moi! mais vous ne pouvez le croire, car vous savez que cela est impossible...

Mademoiselle de Caldéran m'appartient,

et par les sermens les plus sacrés, et par votre volonté même!

Et que m'importe à moi les changemens de votre destinée, qu'importe à mon amour que le roi de Portugal se nomme Philippe IV, ou Juan de Bragance. J'aime, je suis aimé! et puisque la personne que j'adore a bien voulu recevoir ma foi et m'accorder la sienne...

— Monsieur, vous oubliez qui vous êtes et à qui vous parlez!... interrompt Marguerite, dont la physionomie trahit la plus profonde irritation.

Et se levant, elle approche des portes du salon et va pour sortir; mais de Tellez, pensant que si la princesse le quitte dans de semblables dispositions, Inès est pour tou-

jours séparée de lui, se précipite à ses genoux :

— Pardonnez, Madame, s'écrie-t-il, pardonnez à mon imprudence ! excusez le délire d'un malheureux qui, dans son désespoir ne peut comprendre les mots qui lui échappent.

Mais renoncer à dona Inès est pour moi impossible, mon bonheur dépend de vous, de vous seule...

Ah ! parlez, que faut-il faire ? par quel sacrifice faut-il acheter sa possession ? Quels que soient les ordres que Votre Altesse veuille bien me donner, parlez, Madame, je suis prêt à les accomplir !

Et l'attitude du jeune homme est suppliante.

Marguerite s'est arrêtée.

— Monsieur de Silva, relevez-vous, lui dit-elle, revenez à la raison, à l'espérance! Dona Inès peut encore vous appartenir: sa sa destinée et la vôtre reposent entre vos mains : voici quelle est ma dernière volonté.

Écoutez donc.

L'époux de mademoisetle de Caldéran ne peut être ennemi du roi d'Espagne, vous le savez : jurez donc devant Dieu, quel que soit le temps qui s'écoule, les événemens qui doivent survenir, et les ordres que vous puissiez recevoir, n'importe quelle personne vous les adresse, jurez-moi de ne jamais porter les armes contre les Espagnols.....

Si vous ne pouvez aider de votre épée ou

de vos conseils le roi Philippe d'Espagne et sa famille, que jamais vous ne serviez dans les rangs de leurs adversaires.

Don Fernand, vous m'avez entendue, la main de dona Inès est à ce prix...

XXI

De Tellez reste anéanti à ces paroles.

Lui, un des plus illustres parmi les Portugais; lui, qui dès l'âge le plus tendre n'entendit prononcer le nom Espa-

gnol qu'accompagné de malédictions, et qui, dès que ses forces lui permirent de soutenir une épée, n'exerça son bras que dans l'espoir de se mesurer un jour avec ces ennemis détestés, renonçant à les combattre il abandonnerait le service de son roi au moment où ce roi courrait les plus grands dangers ; il ne défendrait pas de tout son pouvoir ce trône de Portugal qu'il a été un des premiers à conquérir.

Et comment oserait-il présenter, à sa mère la plus implacable ennemie de Marguerite, à la patriote qui, pour délivrer sa patrie du joug étranger, commandait à ses enfans de marcher à la mort plutôt que de laisser triompher les Espagnols, comment oserait-il lui présenter pour fille dona Inès, lorsqu'il faudrait lui apprendre que lui, don Fernand, celui de ses fils que la noble dame de Lancas-

castro chérit le plus, a prononcé aux pieds de duchesse de Mantoue, un serment qui lui enlève pour toujours le droit de servir sa patrie.

Les préparatifs que fait Olivarès pour attaquer don Juan, sont connus; le duc de Bragance sait quels nombreux ennemis il va avoir à combattre, il sait que les Espagnols et les Portugais, désormais, sont d'implacables adversaires; que son avénement au trône commence entre la maison d'Autriche et la sienne une guerre d'extermination, une guerre qui doit durer des siècles entiers, et que des flots de sang suffiront à peine pour éteindre la haine de ces puissances rivales.

Et cela est prévu, est connu des deux cours, et Fernand, admis aux conseils de Jean IV, a lui-même agité les questions que

de si graves événemens font éclore, lui-même aidant à la défense d'une patrie menacée de toutes parts, il a offert à son roi le sacrifice de sa fortune entière et de sa vie.

Et ces circonstances lui revenant à la pensée, songeant qu'il lui faudrait renoncer à tout un passé honorable pour mener désormais une existence de lâcheté :

— Ah! Madame, dit-il à la duchesse de Mantoue, vous ne pouvez penser que je prononce un semblable serment! et dona Inès, elle-même, ne refuserait-elle pas pour époux un homme qui se rendrait coupable d'une telle infamie?...

Mais plus don Fernand montre d'honneur, de courage, de dévouement, plus il devient important pour Marguerite d'enle-

ver ce défenseur à la maison de Bragance, qu'elle déteste de toutes les forces de son ame. Elle l'a résolu, le jeune Portugais ne doit plus combattre pour les nouveaux souverains qui régnent à Lisbonne.

Et appelant elle-même un de ses pages :

— Dites à mademoiselle de Caldéran que je l'attends en ce lieu...

Quelques instans après, dona Inès est introduite.

— Eh bien! ma fille, dit-elle en allant à la rencontre de sa *camériste*, je te l'avais bien dit, l'amour ne sait donner que peines et douleurs.

Don Fernand, cet homme que tu aimes,

cet homme qui tant de fois jura de t'adorer, eh bien, il te refuse pour femme!...

A ces mots, une pâleur effrayante se répend sur les traits de l'infortunée ; elle jette sur Fernand des regards désespérés :

— Que viens-je d'entendre?...

— Ah ! s'écrie de Tellez en s'agenouillant devant mademoiselle de Caldéran, Inès, vous ne pouvez le croire... Moi, refuser votre main!... moi !...

Ah ! jamais celui que vous avez honoré de votre tendresse ne se rendra coupable d'une si odieuse trahison ; mais la duchesse de Mantoue ne vous accorde à mes vœux que comme récompense de la plus lâche des infamies !

En quelques mots, de Silva explique à son amante les conditions de Marguerite.

— Eh bien! continue-t-il emporté par le délire le plus passionné, prononcez vous-même, dona Inès, dites... que dois-je faire?...



XXII

Mademoiselle de Caldéran garde un long silence. Mais sa douleur ne lui permet pas de prolonger cette scène : elle sent que ses forces l'abandonne ; elle approche de don Fernand, et son désespoir égarant ses esprits,

elle oublie et la présence de Marguerite (qui debout à quelque distance, contemple les amans et semble être pour eux un génie de malheur) et la retenue qui, malgré l'ardeur de sa tendresse jusqu'à cet instant dirigea toutes ses actions, elle imagine voir de Tellez pour la dernière fois; tout l'avenir de bonheur qu'elle avait rêvé, elle le croit anéanti; son imagination s'exalte, elle ne voit plus que son amant perdu pour toujours; elle est seule avec lui, seule avec son amour, elle enlace don Fernand de ses bras, elle le presse contre son cœur, et murmure à son oreille les paroles suivantes :

— Tu veux, dit-elle, que je t'ordonne le déshonneur... oh! non... jamais...

Et l'entourant d'une douloureuse et dernière étreinte :

— Je ne puis, continue-t-elle, en ce fatal instant, que t'adresser mes adieux...

Puis elle s'éloigne, et tombant palpitante sur un fauteuil, elle cache de ses mains son visage inondé de larmes. Ainsi que l'avait prévu la vice-reine, l'amour de Fernand l'emporte sur sa courageuse résolution.

A la vue des pleurs de dona Inès, à la vue de son désespoir, en pensant qu'un autre portera le nom de son époux, qu'il aura des droits sur son cœur, de Tellez n'hésite plus ; il approche de la duchesse de Mantoue, et saisissant son épée, il la tire du fourreau, la brise en éclats, en jette les morceaux au loin :

— Vous le voulez, s'écrie-t-il, eh bien ! recevez-le donc ce serment odieux.

— *Je jure de ne jamais porter les armes contre les Espagnols...*

— Jurez aussi, ajoute Marguerite, que votre postérité ne les portera jamais.

— Ah! n'ajoutez pas un mot, car ce serment, voyez-vous... Madame... ce serment, il m'appartient encore... songez que je puis le rétracter...

Un long silence succède à cette scène solennelle. Fernand tombe aux genoux de mademoiselle de Caldéran, et la regardant avec des paupières lourdes de larmes :

— Inès, lui dit-il, ah! pourras-tu jamais me donner assez de bonheur pour racheter un tel moment d'angoisses.

Et ma mère, grand Dieu ! ma noble et honorée mère, pardonnera-t-elle jamais à son malheureux fils les exécrables mots qu'il vient de prononcer.....

FIN DU DERNIER CHAPITRE ET DE LA DERNIÈRE PARTIE.

UNE LECTURE

CHEZ

Madame la Duchesse d'Abrantès.

C'était deux mois avant sa mort... madame d'*Abrantès* occupait alors un fort bel appartement rue de Navarin, dans ce quartier du faubourg Montmartre, dont la beauté et l'élégance annoncent la moderne construction.

J'étais seule avec la duchesse, chose qui arrivait fréquemment; car autant madame d'*Abrantès* avait de plaisir à voir son salon occupé par d'aimables convives ses jours de réceptions, autant elle se plaisait à passer les soirées ordinaires, à demi couchée dans son grand fauteuil, tête à tête avec une amie devant laquelle elle pouvait penser à haute voix.

Ce charme d'une causerie intime, ce charme qui a pour l'ame une douceur à laquelle nulle autre ne saurait être comparée, la duchesse le possédait au souverain degré. Ah! combien les heures s'écoulaient près d'elle, courtes, délicieuses. Que de fois la pendule nous surprit d'étonnement, lorsque frappant trois coups, elle nous annonçait que depuis long-temps minuit était sonné.

J'avais cru ne passer là que des momens et c'étaient des heures qui s'étaient écoulées! des heures, hélas! s'évanouissant pour ne plus revenir!...

Ah! c'est que madame d'*Abrantès* était bien aimable et bien bonne. Qu'il y avait en elle de bienveillance, d'abandon, lorsqu'en l'abordant elle cherchait votre main et la pressait de la sienne. Combien elle mettait d'affection dans ce simple geste, combien il y avait alors de caresses dans son regard!...

L'on comprenait, en la voyant à cinquante ans posséder encore tant de moyens de séduction, que la duchesse, au temps de son jeune âge, avait dû faire palpiter bien des cœurs, qu'elle avait dû allumer en plusieurs ames de bien dévorantes passions.

L'heure de la retraite étant écoulée, je me levais pour partir, et je la quittais enfin, lorsque me rappelant :

— Ne manquez pas de venir demain, me dit-elle ; venez, vous entendrez la lecture d'un drame, et vous vous amuserez, je pense.

Et puis nous aurons quelques personnes qu'il faut connaître, car se sont de nos premiers talens, parmi les littérateurs.

Elle me cita plusieurs noms célèbres.

— J'accepte avec grand plaisir, répondis-je : il y a long-temps que je désire connaitre ces personnes ; mais vous n'ignorez pas que, dès qu'il s'agit de passer la soirée avec vous, c'était déjà me promettre plus que du plaisir.

—Je le sais, car... vous m'aimez, vous.

Après quelques momens de silence :

— Cette pièce, continue-t-elle, intitulée LE NÈGRE, est la première œuvre du comte de *Labédolière* ; il voudrait la faire jouer, et désire avant de la livrer à la scène, avoir sur cet ouvrage l'opinion de quelques personnes cultivant les lettres.

Le lendemain, à huit heures, j'étais chez madame d'*Abrantès*, attendant avec impatience les invités qu'elle m'avait annoncés. Deux surtout excitaient au plus haut point ma curiosité, mon intérêt : c'étaient *Alexandre Dumas* et M. *de Balzac*.

Enfin la porte s'ouvre, et le valet nous jetant un nom :

— Le colonel *Bory de Saint-Vincent.*

Un homme, petit de taille, mais à la tournure gracieuse, au maintien assuré, à l'œil vif, nous apparaît. Malgré la blancheur de ses cheveux, il y a dans ses mouvemens une vivacité, une promptitude qui annoncent encore la force et l'agilité de l'âge mûr.

Bory s'est avancé près de la maîtresse de la maison, et l'accueil qu'elle lui fait, annonce qu'il y a entre elle et lui les habitudes d'une longue amitié.

Après avoir échangé quelques paroles avec la duchesse, d'un regard il parcourt le salon, et remarquant quelques jolies femmes, le voilà voltigeant à l'entour, et déployant toutes les grâces de son esprit, faisant assaut de galanterie avec les plus

jeunes, les plus élégans de nos cavaliers; bien souvent il les surpasse en amabilité, et semble chercher à nous prouver que la philosophie sait très bien s'allier avec le bon goût et le charme des manières.

En effet, les ouvrages de *Bory de Saint-Vincent*, son *Traité sur l'homme*, son *Voyage en Morée* se distinguent particulièrement par la profondeur des idées, par la longueur et la difficulté des recherches, enfin par tout ce qui constitue le sérieux et le mérite sévère des ouvrages scientifiques.

J'étais encore tout occupée à étudier ce savant aimable, lorsqu'un nouveau nom retentit à mon oreille : *Le duc de Bassano.*

Et j'aperçois un grand et beau vieillard à la démarche noble, à la physionomie impo-

sante, à l'attitude grave, rappelant dans son geste, dans la finesse de son sourire, et surtout dans la justesse de ses observations, l'homme qui avait su fixer autrefois l'attention de celui qui, appréciant les qualités de chacun, lui assignait le rang où elles pouvaient le plus contribuer à la gloire de l'état.

Maret enfin, décoré du titre de duc par Napoléon, serviteur dévoué et fidèle, sut mieux que beaucoup d'autres mériter l'estime et l'affection de son empereur.

En effet, lorsque sonna pour Napoléon, l'heure de l'infortune, au moment où les grands officiers de l'empire s'éloignaient l'un après l'autre, fuyant, lorsqu'il était malheureux, celui que, dans ses jours de gloire et de prospérité, ils avaient si souvent fatigué de leurs hommages et de leurs

flatteries, le *duc de Bassano* lui voua alors une espèce de culte...

Presque seul, il le suivit dans cette retraite de la Malmaison, où l'illustre infortuné avait passé de si joyeux instans, lorsque s'élançant, porté sur les ailes de la victoire, d'un mot, d'un regard, il remuait le monde.

Conservant dans la retraite où il vit aujourd'hui, les goûts qui contribuèrent jadis à son élévation, le *duc de Bassano* aime la littérature et les artistes : autrefois les aidant de son pouvoir, aujourd'hui il leur donne son estime et son amitié (1).

M. et madame *Ancelot* parurent ensuite.

(1) Au moment où ces pages furent écrites, le duc de Bassano vivait encore.

J'étais curieuse de voir cette dame et de connaître la femme qui, au Théâtre-Français, soutient avec tant de bonheur la concurrence de nos plus illustres talens; il me tardait d'autant plus de me trouver avec elle, que je venais d'être témoin et d'avoir moi-même, au sujet de sa dernière comédie, une discussion très animée.

J'avais entendu faire de Marie une critique sévère; mais bien que ce jugement fût prononcé par une personne que j'avais l'habitude de trouver fort experte en semblable matière, cette fois, je fus loin de partager son opinion.

En général, lorsqu'il s'agit de discussions artistiques, je trouve, pour peu que l'on soit doué d'esprit et d'intelligence, qu'il vaut mieux en croire ses propres impressions que

les opinions de quelle personne que ce soit.

Presque toujours le jugement des autres, est dicté par la sympathie ou l'antipathie qu'ils éprouvent ; et, mettant de côté le mérite ou les défauts de l'ouvrage, ils en font l'éloge, s'ils sont amis de l'auteur, et la satire s'ils sont ses ennemis.

Je me défie donc beaucoup de ce que j'entends, et je me suis vue forcée, depuis que je connais le monde, à avoir un jugement à moi, sous peine de divaguer.

Ainsi, lorsque je me trouve en face d'un tableau, lorsque je lis un ouvrage, ou bien quand j'entends de la musique, j'étudie quelles sont les sensations que je ressens. Si je n'éprouve rien, c'est que cela est médiocre ; pour peu que l'une de ces choses

me cause de l'émotion, je me dis qu'il y a talent ; plus l'impression est forte, plus le talent, selon moi, doit être élevé.

J'avais entendu sur Marie des opinions fort exagérées. Ayant assisté à la représentation de cette pièce, j'en avais goûté les beautés, et je trouve qu'elles sont en trop grand nombre pour ne pas racheter de beaucoup les légers défauts que l'on dit y exister.

Il y a des mots heureux qui révèlent la connaissance des sentimens les plus délicats. Cette œuvre est bien celle d'une femme d'esprit, qui joint à cette brillante qualité une connaissance approfondie du cœur humain.

Madame *Ancelot* était sous mes yeux, et je pouvais la contempler à loisir. La pré-

vention flatteuse que m'inspiraient ses écrits augmenta à sa vue. C'est une femme jeune encore, qui unit à des manières gracieuses, un jeu de physionomie qui séduit; j'ai vu très peu de personnes la surpasser en élégance, et avoir, comme elle, le sourire et l'expression vraiment irrésistibles.

J'étais encore occupée à la considérer, lorsqu'un nouveau personnage attira toute mon attention.

Le valet laissait échapper le nom d'*Alexandre Dumas.*

Et je vis un homme jeune, à la taille élevée et bien prise, aux cheveux noirs, épais, bouclés, rappelant par la couleur de son teint, par la conformation de ses traits, et

jusque dans la forme de ses ongles, quelque chose de son étrangère origine.

La mère d'*Alexandre Dumas* eut pour aïeul un homme de naissance africaine, un nègre enfin; et les traces de cette alliance, bien que plusieurs générations se soient succédées, se retrouvent encore dans leur petit-fils.

Au surplus l'illustre auteur rachète ce défaut, si toutefois c'en est un, par une élocution brillante et facile, une grande bonté, beaucoup de naturel, d'aisance dans le maintien, par des manières agréables, *Alexandre Dumas* est ce que l'on appelle un fort bel homme.

Le début de cet auteur dans la carrière des lettres fut des plus brillant. La repré-

sentation de son premier drame, joué au *Théâtre-Français* par les artistes dramatiques les plus distingués du royaume, fut accueilli par les acclamations unanimes d'un public heureux et fier d'applaudir à l'aurore d'un si beau talent.

Depuis, le génie de *Dumas* envahit plusieurs branches de la littérature, tour à tour romancier distingué, dramaturge célèbre; tantôt critique habile nous révélant dans KEAN les mystères de la vie artistique, nous peignant d'un crayon fidèle les imperfections d'une imagination fougueuse et exaltée ; tout à la fois nous faisant applaudir au talent, puis excitant notre sensibilité à la vue des souffrances par lesquelles un artiste achète les suffrages, il nous contraint en quelque sorte à déplorer la destinée de ces êtres privilégiés qui dominant la foule par leurs qua-

lités, dépendent d'elle cependant, puisqu'ils attachent un si grand prix à ses acclamations.

Tantôt nous initiant dans MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE (charmante composition qui rappelle par la grâce et l'esprit de ses personnages la touche des grands maîtres), aux amoureux mystères de la régence, il nous montre les dames de la cour le disputant aux grands seigneurs dans l'art de la *rouerie ;* et comme dans cette lutte où la malice et l'esprit sont les seules armes qu'il soit permis d'employer, les femmes, sans aucun doute, devaient remporter l'avantage ; l'auteur nous peint la marquise de Saint-Prix se jouant avec une grâce inimitable du duc de *Richelieu,* une des personnes les plus expertes en matière de galanterie qui ait existé dans cette cour de *Louis XV*, où comme ja-

dis dans les temps de la chevalerie, lorsque s'assemblaient ces gracieux tribunaux chargés de résoudre de graves dissertations d'amour, il n'était question que de passer joyeusement la vie.

Alexandre Dumas a mis pour nous peindre cette époque, tout ce qu'il est possible d'apporter dans une composition littéraire d'esprit, de charme, de talent enfin. Il a fait un tableau délicieux de ces courtisans les plus frivoles et les plus gracieux qui aient circulé sous les lambris d'une royale demeure.

Sans doute l'illustre auteur n'avait pas besoin de ce nouveau chef-d'œuvre pour augmenter sa gloire : tour à tour revêtu du masque de Thalie ou du poignard de Melpomène, chaque jour faisant retentir les théâtres du bruit des applaudissemens, fami-

lier avec tous les genres de succès, avec toutes les sortes de triomphe, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE n'en est pas moins un des plus beaux fleurons de la couronne littéraire dont le front de *Dumas* est orné.

La comtesse *Guiccioli!...*

Et, comme dans un panorama, paraissait, à chaque instant, un tableau dont l'intérêt attirait mon attention jusqu'au moment où une nouvelle figure venait m'intéresser.

Toutes les personnes assistant à la lecture portaient un nom historique : les unes rappelant la littérature, les autres se recommandant par leurs liaisons avec de grands personnages.

Ainsi la belle italienne, qui saluait en ce-

moment la duchesse, brillait peut-être plus encore par le reflet d'un nom imposant que par ses attraits.

C'était cette séduisante comtesse, tant aimée de lord *Byron*, celle de laquelle il disait en parlant à son médecin, lors d'une maladie dangereuse que fit madame *Guiccioli*, pendant sa liaison avec le noble Anglais (liaison que la mort seule a pu rompre).

« Ah! rendez-la-moi, disait Byron en proie au délire du désespoir : il faut bien que vous la sauviez, car, moi, je ne pourrais lui survivre... »

La mort cette fois, respecta l'heureux couple... Plus tard, l'impitoyable prenait une horrible revanche, et lorsque sur le sol de la Grèce elle étreignit de ses bras le

héros mourant, elle laissa pour supporter la douleur celui des deux qui avait le moins de force pour y résister; car madame *Guiccioli* vit encore, et *Byron* n'existe plus!...

Je ne sais si c'est le souvenir de cette affreuse séparation qui donne à la comtesse la mélancolie qui l'accompagne, même dans les réunions consacrées à la dissipation, aux plaisirs; mais à travers les danses folâtres, et les accens de joyeux cris, au milieu du fracas des fêtes, on dirait à voir la belle Italienne souriant tristement, en proie à une douce rêverie, on dirait que son imagination lui retrace ses promenades d'Italie, si belles, si poétiques, et sa villa charmante, où si souvent *Byron* vint la visiter; sans doute, tout cela lui apparaît en ces instans...

Emportée par de passionnés souvenirs,

la noble dame oublie les jeunes et beaux visages qui l'entourent, elle oublie les harmonieux accords qui résonnent à son oreille.

Ah ! c'est que la musique qu'elle entend est plus enchanteresse encore. N'écoute-t-elle pas dans un vague lointain la voix de celui qu'elle a tant aimé !...

Et dites-moi, quel concert peut égaler la douceur de celui-là !...

Puis, lorsque plongée dans une extase délicieuse, il te faut, pauvre infortunée, quitter le ciel et retomber sur la terre, lorsque la froide raison vient te disant :

— Tout cela est illusion, mensonge ; tout cela n'existe plus !... Ton bonheur est bien mort, il repose pour toujours à Missolonghi !

Alors, je l'aperçus à tes longs cils, cette larme amenée par un douloureux souvenir... alors ton regard distrait tombe sur tout ce qui t'environne... Tu le cherches, n'est-il pas vrai? Tu l'appelles... cependant il ne peut t'entendre... car il ne t'a pas répondu!...

Madame Guiccioli ne cherche nullement à se consoler de cette perte : bien que plusieurs années se soient écoulées depuis la mort de l'illustre poète, elle conserve son souvenir avec un soin religieux.

En face de son lit est un tableau qui la représente les yeux levés au ciel, murmurant une prière, pendant que ses mains reposent appuyées sur une tête de mort...

Mais le jour, où chez madame d'*Abrantès*, la comtesse m'apparut pour la première fois,

elle s'avançait toute charmante et gracieuse. Ce jour, sans doute, imposant silence à son chagrin, elle était resplendissante de beauté, d'élégance : une robe de velours noir, faisant ressortir la blancheur et la perfection de ses épaules, renvoyait avec plus de force, par sa sombre couleur, l'expression passionnée de sa belle physionomie ; ses cheveux du plus beau blond encadraient son visage et s'unissaient pour faire de toute sa personne l'ensemble le plus séduisant.

Le bibliophile *Jacob* (Paul Lacroix), parut et vint ajouter encore, par sa présence, au charme déjà si grand de cette réunion. Le titre Quand j'étais jeune, que le *Bibliophile* se plut à mettre à un de ses livres, semble annoncer que l'auteur est un vieillard.

Il n'en est pas ainsi cependant : *Paul La-*

croix est jeune encore, sa physionomie, sans être belle, a une expression de douceur et de bonté que l'on aime à rencontrer dans une personne douée d'une si grande instruction.

Les travaux du *Bibliophile* eurent principalement pour objet d'étudier le moyen âge. Dans ses premiers ouvrages, tels que LES FRANCS TAUPINS, LA FOLLE D'ORLÉANS, etc., etc., etc.

Soulevant le voile épais dont les siècles ont couvert cette période de notre histoire, il nous révèle d'une main puissante les étranges mœurs de ces temps presque fabuleux.

A sa voix, Paris inondé d'étudians farouches, indisciplinés, rançonné par des troupes de brigands revêtus des lambeaux de la misère ; Paris, comme dans une magi-

que évocation, nous apparaît souffrant, désolé, se débattant en vain au milieu des boues fangeuses qui l'inondent de toutes parts.

Et pour arriver à nous tracer un tableau aussi énergique, aussi véritable d'une époque qu'enveloppe tant d'obscurité, on se demande avec étonnement comment un homme a eu assez de patience, assez de courage pour secouer la poussière et pour parcourir les nombreux parchemins où étaient enfouis et perdus ces trésors de la science.

Et long-temps je contemplai avec respect cet homme dont le front jeune, gracieux, souriant, renfermait une si grande érudition; et long-temps je me demandai comment il était possible que les forces humaines fussent suffisantes pour accomplir les immenses travaux que certains savans ont exécutés.

Une femme belle, dans toute la fraicheur de la jeunesse, s'avance alors dans le salon. A sa taille imposante, à la dignité de son maintien, on devine l'assurance que donne une haute position sociale, ou bien l'orgueil qu'inspire une illustre origine.

Cette femme réunit à la beauté de la physionomie, l'éclat que donne la santé et l'embonpoint. Elle était certainement une des personnes les plus remarquables parmi le cercle de jolies femmes qui ornaient le salon; et je fus toute heureuse de l'entendre nommer nièce de l'empereur Napoléon...

C'était la fille de *Lucien Bonaparte*.

L'assemblée devenait nombreuse, lorsqu'un nouvel acteur vint exciter mon intérêt.

La porte du salon s'ouvrit et le nom de M. *de Balzac* me rendit silencieuse, attentive.

Bientôt lui succèdent deux nobles dames, les princesses de *Wurtemberg* et *Czartoryska.*

La première, alliée à la maison royale de de France, par son neveu le prince de *Wurtemberg,* époux de la princesse *Marie,* seconde fille du roi Louis-Philippe. La seconde, descendant des *Jagellons,* anciens souverains de la Pologne qui, elle-même fut à la veille de voir son front orné du bandeau royal (1).

Toutes deux rappelant dans leurs ma-

(1) Le prince *Czartoryski,* son époux, devait être élu roi des Polonais, lors du dernier soulèvement de cette héroïque et malheureuse nation.

nières élégantes et gracieuses, l'amabilité, l'exquise politesse qui distinguent particulièrement les personnes d'illustre origine, toutes deux emportées dans un orage épouvantable des bords de la Vistule aux rives de la Seine, sont venues demander à notre ciel de France un repos devenu nécessaire après de si affreuses agitations.

Et là, au milieu de Paris, à travers toutes les dissipations et tous les plaisirs, les nobles dames, s'occupant uniquement à soulager les souffrances des Polonais, leurs compatriotes réfugiés dans la grande ville, et se dévouant à cette œuvre de charitable bonté, sont pour la société distinguée de la capitale l'objet de la plus grande vénération et du respect le plus profond.

Madame d'*Abrantès* avait adressé à cha-

cune des personnes présentes ces paroles par lesquelles une maitresse de maison accueille les convives qu'elle se plaît à recevoir; des gestes d'amitié, des mots bienveillans s'étaient échangés entre les différens personnages composant l'assemblée.

M. de Labédolière, son manuscrit à la main, attendait avec impatience que le silence général lui permit de se faire entendre : enfin tout le monde s'assit et la lecture commença.

J'écoutais avec attention, lorsque tout à coup j'avisai une personne qui, sommeillant doucement, transformait le salon de la duchesse en chambre à coucher.

Au moment où mes yeux interdits se portaient, avec la plus grande surprise, sur la

jolie dormeuse, madame d'*Abrantès* me regarda avec un doux sourire, et levant les épaules, elle semblait me dire :

— Vous conviendrez qu'elle eût tout aussi bien fait de partir avant la lecture.

C'était aussi ma pensée ; mais il était trop tard pour la communiquer à la belle endormie : le mieux était de n'y faire aucune attention. Heureusement l'auteur, tout à la chaleur de son débit, ne s'aperçut pas de cette indifférence impolie.

Après la lecture, *Dumas* prenant la parole, donna au comte de *Labédolière* d'excellens avis, et conclut en lui disant qu'il lui croyait plus de dispositions pour traiter la haute comédie que pour agiter les énergiques passions qui compose l'essence du drame.

Ce fut l'opinion générale, et l'auteur s'y conforma, je crois, car sa pièce n'a pas été représentée.

Madame *Mélanie Waldor* faisait partie de l'assemblée. Les poésies de cette dame sont remarquables par la fraîcheur et la grâce des idées, par le charme des tableaux. La mélancolie la plus douce semble avoir inspiré ses vers où les soupirs d'un ame aimante et malheureuse s'exhalent à chaque ligne.

En lisant les pages que madame *Mélanie* traça dans ses rêveries, en voyant les plaintes qui paraissent échappées au besoin de tendresse qui tourmentent certaines organisations, on se sent appelé vers elle par une pensée sympathique, on voudrait pouvoir lui offrir son amitié, on voudrait posséder

la sienne ; et en échange de ce dévouement sans bornes dont madame *Waldor* a déjà donné tant de preuves, on désirerait la convaincre qu'elle n'est pas la seule qui mérite le titre d'amie, et que d'autres personnes, quand elles ont le bonheur de rencontrer des cœurs dignes de les comprendre, savent comme elle porter les sentimens affectueux au plus haut point de désintéressement et de générosité.

Madame la comtesse *Regnaud de Saint-Jean-d'Angély* était également ce jour-là chez madame d'*Abrantès*. Cette dame, belle encore, nous rappelait par son charmant visage le temps où la cour de Napoléon brillait d'un luxe pour ainsi dire fabuleux, ce temps où les lambris dorés de l'impériale demeure abritait des hommes qui, armés d'une volonté puissante, gravant de la pointe de leur

épée leur nom au temple de l'immortalité, avaient eux-mêmes conquis leur blazon sur les champs de bataille, au milieu d'ennemis vaincus par leur courage. Et cette cour se faisait particulièrement remarquer par sa jeunesse et sa beauté ; génération nouvelle, élevée, grandie ensemble : frères d'armes dans les rangs des soldats, les guerriers de l'empire ne formaient alors qu'une seule et même famille.

Après la lecture, la comtesse nous fit le récit d'une arrestation qu'elle eût à subir sous le règne de Louis XVIII, pendant la première année de la restauration, lorsque le comte *Regnaud*, son époux, errant sur une terre étrangère, obligé de dérober sa tête à la proscription, n'avait pour consolation que les lettres d'une épouse adorée. Ces lettres, proscrites elles-mêmes, ne par-

venaient qu'avec la plus grande peine à la personne à laquelle elles étaient adressées. Une d'elles enfin, tombant au pouvoir du gouvernement, devint le prétexte d'une persécution tout-à-fait injuste.

Et la comtesse nous faisait le récit de cette anecdote dramatique avec un charme, dont, plus que personne, je goûtais la douceur; car élevée dans la solitude, étrangère alors à la société, à son langage élégant et fleuri, une des plus grandes séductions de ce monde qui en possède de si nombreuses, j'écoutais avec surprise et ravissement les gracieuses paroles que nous adressait la belle narratrice.

Cependant la soirée s'était prolongée fort tard, déjà plusieurs personnes venaient de se retirer; la maîtresse de la maison paraissant avoir besoin de repos, je pris congé d'elle

et revins chez moi, heureuse de cette soirée, me disant qu'il serait difficile que je me plusse maintenant en province après avoir goûté les plaisirs que procure la fréquentation de la société la plus distinguée de Paris.

Le lendemain, lorsque je revis la duchesse :

— Eh bien, me dit-elle, comment trouvez-vous M. de Balzac?

— Ce qui me plaît le plus en lui, répondis-je, c'est son air timide et modeste. Il est beau pour une telle supériorité de n'avoir aucune prétention...

— Mais, interrompit madame d'Abrantès, la médiocrité et la sottise pourraient, seules, se rendre ainsi ridicule.

— M. de Balzac, continuai-je en revenant à sa question, n'est pas beau; mais il a des yeux spirituels qui rendraient agréable un plus laid visage; et puis il est impossible de ne pas être trouvé charmant lorsqu'on possède un aussi beau talent que le sien. Cependant, malgré mon admiration pour ses ouvrages et le plaisir que me procure leur lecture, je vous avoue que je conserve contre lui une sorte de rancune. Je n'aime pas qu'il fasse sans cesse la critique des mœurs provinciales...

Sans doute les habitans de la province ont généralement moins d'élégance et de charmes dans l'esprit, moins de grâce dans les manières; ils ne connaissent pas comme vous autres Parisiens ce langage séduisant, ces sourires vraiment irrésistibles avec lesquels vous accueillez les person-

nes que vous voulez bien recevoir ; ils sont loin de faire avec autant d'aisance les honneurs de leurs salons, et surtout ils ignorent complétement ces mots affables et bienveillans à l'aide desquels vous mettez si promptement à l'aise vos nouvelles connaissance.

Mais si en cela vous l'emportez sur eux, ils vous surpassent de beaucoup lorsqu'il s'agit d'affections profondes, de sentimens intimes de l'ame, et lorsqu'il faut surtout donner des marques d'intérêt véritable et rendre service à leurs amis.

Vous autres Parisiens, respirant depuis votre plus tendre enfance l'atmosphère lourde et fatiguante des salons, vous arrivez à l'âge où les premières émotions se font sentir, fatigués déjà de la vie, blasés sur

toutes les jouissances, n'ayant plus la force ni la volonté d'apporter assez d'énergie pour être capable d'affections véritables et profondes. Votre cœur s'en est allé éparpillé à travers le monde, et vous ne pouvez plus donner, en échange d'une amitié véritable ou d'un amour dévoué, que quelques paroles et quelques sourires mensongers qui ne peuvent, hélas, tromper bien long-temps ceux à qui vous les adressez.

En province il n'en est pas ainsi, habitués à la vie de famille, renfermés dans un cercle étroit, fréquentant peu le monde, les provinciaux, parvenus à l'âge de l'adolescence, s'élancent dans la vie pleins de force et d'avenir, puis lorsqu'ils se sentent attirés par une douce sympathie vers quelque personne, ils n'hésitent pas à lui donner tout ce que leur ame peut contenir de dévoue-

ment et de passion, car ils sont bien certains de trouver les mêmes sentimens en échange.

Je m'arrêtai, attendant la réponse de la duchesse; après quelques momens de silence:

— Je crois, me dit-elle, que vous avez raison; mais que voulez-vous, nous sommes en cela plus malheureux que coupables.

— Aussi je suis loin de vous accuser, repris-je: je voudrais seulement que vos *Aristarques* prissent enfin pour but de leurs épigrammes les ridicules parisiens, il est fastidieux de toujours nous tracer les mêmes tableaux; selon moi ils ont assez exercé leurs malices sur les travers des petites villes, il est plus que temps qu'ils s'occupent à nous peindre ceux des grandes.

— Vous êtes-vous amusée à notre lecture ces jours passés, me dit la duchesse en changeant d'entretien?

— Je ne puis trop vous remercier de m'y avoir engagée, répondis-je, je me trouve très heureuse d'avoir rencontré les littérateurs qui étaient ce soir-là dans votre salon.

— Eh bien, puisque vous êtes si curieuse de connaître nos célébrités artistiques, venez à l'hôtel Castellane : son opulent propriétaire nous donne dans huit jours fastueux amusemens.

Vous ne m'avez pas encore vue jouer la comédie, continue la duchesse. Vous pourrez juger de mon talent en ce genre : je remplis un rôle dans deux des pièces que l'on y doit représenter.

Huit jours après, occupant une place aux loges de la salle, j'attendais, avide de la voir paraître, que la duchesse vint animer la scène.

Quelle que fut mon impatience, je n'eus certes pas le mauvais goût de trouver le temps long. Madame d'*Abrantès* avait eu raison de m'annoncer la splendeur de cette fête ; elle fut magnifique.

La salle était décorée avec une fraîcheur et une élégance dont on peut se faire idée lorsqu'on saura que cent mille francs avaient à peine suffi pour payer les ornemens de cette enceinte, au surplus assez resserrée.

La réunion était nombreuse et brillante.

L'ancienne noblesse y froissait ses armes orgueilleuses contre les modernes blasons des guerriers de l'empire.

Il y avait là matière à de philosophiques réflexions. A travers les plus illustres origines, au milieu de fastueuses renommées, on voyait circuler des hommes dont le nom populaire ne rappelaient à l'imagination aucun antique souvenir.

Ceux-là nés, grandis avec le siècle, étaient des hommes inconnus hier encore; mais leurs noms immortels aujourd'hui devaient survivre, éteindre, effacer plusieurs de ces personnages qui n'avaient, pour satisfaire leur vanité, que la stérile gloire de leur naissance.

Ayant acquis seuls leur grandeur, ils

ne la devaient ni aux talens de leurs aïeux ni aux brillans faits d'armes de leurs pères. Ils n'en étaient redevables qu'à la supériorité de leur intelligence : le génie leur avait imprimé son baptême; et sur leur front hardiment dessiné, dans leur fière attitude, on lisait l'assurance d'un noble orgueil; on lisait qu'au milieu de tout ce que la France avait de plus illustre, ces hommes ne se trouvaient pas déplacés.

L'assemblée entière partageait cette opinion, il était facile de le voir aux politesses, aux attentions, à la distinction flatteuse que sans cesse on leur prodiguait.

Et je voyais, j'étudiais cet imposant tableau... Moi, provinciale, arrivée depuis peu dans Paris, tombée comme des nues dans la grande cité...; moi, qui adorais

la renommée, je comprenais, à cet aspect, que l'on pût en être avide ; que l'on donnât, en échange de cette éblouissante auréole qui brillait là, sur la tête de quelques uns, je comprenais que l'on donnât une partie de sa vie pour en avoir à son propre front quelques étincelles...

Plongée dans ces réflexions, j'oubliais et le spectacle que tout à l'heure j'étais impatiente de contempler, et toutes ces femmes éblouissantes d'attraits, dont les diamans, les fleurs, les magnifiques toilettes, étalaient en vain leurs prestiges à mes yeux..

Au milieu de cette nombreuse assemblée, j'étais seule avec mes pensées, seule avec ce fantôme de gloire qui, me souriant avec ironie, semblait me jeter au visage ces désespérantes paroles :

« *Jamais, non jamais, tu ne me connaîtras...* »

Enfin je fus tirée de la rêverie dans laquelle me plongeaient cette fatale image, par une délicieuse apparition.

On avait, pour que les acteurs communiquassent plus facilement du foyer à la salle, pratiqué une petite porte au dessous du théâtre. Ce fut cette porte qui s'ouvrant tout à coup, en face de moi, livra passage à une femme d'une taille majestueuse, belle, non seulement de la fraîcheur de la jeunesse, mais encore du feu que donne le génie.

De magnifiques cheveux blonds encadraient son visage et de leur extrémité venaient caresser un cou d'une admirable blancheur. C'était enfin une de ces

personnes devant lesquelles un homme s'arrête et peut à peine murmurer :

— Dieu! qu'elle est belle!...

Long-temps je restai saisie d'admiration; enfin, me penchant à l'oreille de madame Pankouke, près de laquelle je me trouvais assise.

— Mais qui donc est-elle, lui dis-je impatiente d'appliquer un nom à ce charmant visage.

— Vous ne la connaissez pas encore...; c'est madame *Emile de Girardin*, épouse du gérant de la Presse, dont vous lisez les articles dans les feuilletons de ce journal, et qui portent pour signature le nom du vicomte *Charles de Launay*.

Cette femme enfin, c'est *Delphine Gay*, Vous avez lu ses poésies.

— Ah! tout cela est magnifique sans doute, mais qu'elle est belle!...

Et lorsque deux heures après, me promenant dans les salons, je rencontrai *Delphine* donnant le bras à sa mère, madame *Sophie Gay*, ah! je comprenais bien l'orgueil et le bonheur de cette heureuse mère, quelle femme à sa place n'eût été fière d'avoir pour fille madame de *Girardin!*

Cependant à travers mon ravissement et mes réflexions, le temps s'écoulait : la toile venait d'être levée et la duchesse entrait en scène.

Madame d'*Abrantès* fut ravissante dans

la pièce du JEUNE MARI : elle faisait honneur, comme élève, à mademoiselle Mars, dont elle reçut les leçons au temps où les grands officiers de l'empire se transformaient en acteurs, pour distraire Napoléon. La perfection de son jeu justifiait bien ce propos que mademoiselle *Mars* répéta plusieurs fois :

« Si la duchesse avait été actrice, je ne serais pas la première. »

On reconnaissait à l'esprit, à la finesse de son jeu, la femme à laquelle l'usage du monde et l'habitude de la haute société donnent l'assurance nécessaire pour déployer tous ses avantages.

Le rôle que remplissait la duchesse dans la pièce du JEUNE MARI était parfaitement en rapport avec son caractère ; elle nous re-

présentait une personne d'une vivacité qui allait quelquefois jusqu'à l'emportement, coquette, spirituelle, bonne, riche, et qui, à cinquante ans, avait, depuis peu, épousé un homme de trente.

Eprise de son mari, comme une femme l'est à cet âge d'un jeune amant, ce rôle permettait à madame d'*Abrantès* de faire usage de ses moyens les plus séduisans.

Monsieur *de Castellane* faisait ce jour-là les honneurs de son magnifique hôtel à la société la plus distinguée de Paris, toutes les illustrations de l'époque avaient été conviées à sa fête : littérateurs, peintres célèbres, étrangers remarquables, poètes distingués, se trouvaient réunis dans le faubourg Saint-Honoré, où réside M. *de Castellane*.

Les vastes salons de l'hôtel avaient peine à contenir la foule immense qui s'y pressait. Cette fête était le galant adieu que M. *de Castellane* adressait à ses nobles amis, avant de partir pour les Aygalades, superbe château méridional, que fit bâtir, en face de la mer, le vainqueur de Denain, le maréchal *de Villars*.

Plusieurs fois depuis cette soirée je revis madame d'*Abrantès*, plusieurs fois nous échangeâmes de douces paroles; enfin arriva le moment où son valet me dit un soir :

— Madame la Duchesse est souffrante, elle ne peut vous recevoir...

A ces mots, le plus affreux des pressenti-

mens m'assaillit; je revins chez moi, où je passai la nuit à pleurer en pensant que dans quelques jours cette personne que je chérissais de toutes les forces de mon ame, pour laquelle j'aurais donné une partie de mon existence, si, en échange, j'avais pu prolonger le sienne; dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, serait enfermée dans la tombe...

Et tous les jours je vins demander de ses nouvelles; enfin elle me reçut:

— Vous devez me trouver bien changée? me dit-elle.

— Beaucoup moins que je ne l'aurais pensé.

En effet, le visage de madame d'*Abran-*

tès n'avait subi qu'une légère altération, et je fus complètement rassurée sur son état. Ma visite fut longue : nous parlâmes de nos projets d'avenir, de mon désir de me fixer pour toujours à Paris, afin de ne plus m'éloigner d'elle.

Enfin, notre conversation fut celle de personnes qui doivent voir s'écouler encore, et qui désirent passer ensemble de nombreuses années.

— Avez-vous rencontré mes amis? me demanda-t-elle après un moment de silence.

— J'en ai vu plusieurs ; ils sont inquiets sur l'état de votre santé ; mais je vais les rassurer.

— Oui, envoyez-les-moi... car je suis

bien impatiente, et il me tarde de les voir...

Quelques minutes après, je m'approchai d'elle pour l'embrasser et prendre congé...

— Vous partez déjà?...

— Mais, oui, je crains de vous fatiguer.

— Et ne savez-vous pas que votre conversation ne peut me faire que du bien.

Lorsque je la quittai enfin, sa dernière parole fut celle-ci :

— Je ne vous dis pas *adieu*...

— Non certes, je ne pars que dans huit jours: je vous reverrai demain.

Et j'échangeai avec elle un dernier baiser, et nous nous quittâmes ainsi impatientes de nous revoir... Nous revoir, oh! oui, ce fut bien là notre désir à toutes deux...

Dieu ne voulut pas qu'il s'accomplit...

Je sortis heureuse en pensant que tout danger était passé. Je m'acquittai de la commission que la duchesse m'avait donnée: quelques personnes s'empressèrent à aller lui faire visite dès qu'ils apprirent que ses forces lui permettaient de les recevoir.

Puis, je revins le lendemain, me hâtant pour la voir quelques instans plus tôt; mais lorsque je me dirigeai toute joyeuse vers son appartement, impatiente de l'entendre, je reculai d'épouvante et tombai anéantie sur un fauteuil...

Elle était morte! . . . .

. . . .

Je crois ne pouvoir mieux terminer ces quelques pages consacrées à la mémoire d'une des femmes que j'ai le plus aimée, qu'en ajoutant ici une pièce de vers composée deux jours après la mort de la duchesse, par madame *Ermance Lesguillon,* dont le talent de poésie est des plus remarquables, et qui, semblable à toutes les personnes admises dans l'intimité de madame d'*Abrantès* lui portait l'affection la plus tendre et la plus dévouée.

Pour moi, je n'oublierai jamais que le sentiment que m'inspira la duchesse, l'influence que sa volonté exerça sur la mienne pendant les quatre dernières années de sa vie, changea toute ma destinée ; que je lui

dois, après dix ans de chagrins, tout le bonheur que je possède aujourd'hui...

Noble amie, du haut des cieux où tu es en ce moment, reçois, comme un faible hommage de celle que tu honoras du titre de ta *Fille littéraire*, ce tribut de ma reconnaissance !

Ta voix n'est plus là pour me soutenir dans la carrière difficile que tes encouragemens m'ont décidée à suivre, mais ton souvenir vivra éternellement dans ma pensée, ton souvenir est gravé dans mon cœur, entouré de toute la vénération et de tout l'amour que, vivante, ta présence me fit toujours ressentir. . . . .

. . . .

AUX MANES

De Mme la duchesse d'Abrantès.

La triste place, hélas! que notre lourde vie,
De cercueils, de regrets et de larmes suivie :
On est ici pour voir mourir
Ce qu'à peine le temps vous a laissé chérir.

Morte, mon Dieu! sitôt, notre duchesse aimée;
Morte pleine d'amour, d'éclat, de renommée;
Morte au milieu d'échos qui redisaient sa voix;
Morte au milieu de cœurs qui mouvaient à son choix;
Morte au milieu de ceux qui la voulaient sur terre
Pour se sentir de plus une amie, une mère!
Morte pour le talent qui trouvait dans son cœur
Le succès, la couronne où s'ennoblit l'ardeur,
L'ame qui sait sentir, deviner et comprendre,
L'enthousiasme chaud qui reçoit et sait rendre,
L'ignorance et l'oubli de sa gloire et du bruit
Que, mieux qu'un sceptre encor sa plume avait construit.
On trouvait tout en elle, et des flots de richesses
Partaient de son esprit si facile en largesses.
Généreuse, elle aimait, comprenait, pardonnait,
Après avoir connu jamais n'abandonnait.
Le talent de ses dons était le moins sublime.
Brillante dans le monde, et seule à seule intime;
Il fallait la connaître, immense et long bonheur,
Pour bien savoir, hélas! jusqu'où montait son cœur;

Il fallait avoir pu lire dans ce beau livre
Pour en venir meilleur, plus aimant et plus ivre !
Il fallait tout sonder dans son être profond
Pour compter les trésors qu'on y puisait au fond,
Pour savoir d'où partait cette source féconde
Qui roulait tant d'or pur dans le cours de son onde!
Courage, ardeur, jeunesse et pieuse bonté,
Indulgence, douceur, croyance et charité,
Tout de l'ame chrétienne et de la vertu haute
Qui dans sa loyauté ne traça jamais faute ;
Tout, excepté l'orgueil, l'envie et le dédain,
Qui n'a jamais passé de sa lèvre à sa main !
Et pourtant étaient grands sa splendeur et son trône,
Chacun dans l'univers lui tressait sa couronne,
Partout on accourait pour l'entendre et la voir.
L'Europe désirait la toucher, la savoir ;
Recueillir les doux mots qui sortaient de son ame,
Soleil brillant et chaud dont on sentait la flamme
Qui dans les plus froids même attirait les rayons,
Et dans les plus légers gravait de creux sillons.

Hélas ! il n'est plus... Aujourd'hui, morte ! morte !
A la foule arrivant, on dira de la porte
Ces mots affreux, hélas ! Rien qu'un cercueil muet,
Plus qu'une hymne dernière et qu'un dernier bouquet,
Plus que des cris sourds et qu'un tombeau funèbre,
Plus qu'une longue nuit, éternelle ténèbre !
Oui, pour ceux qui jamais n'avaient pu l'approcher,
Pour ceux qui dans son cœur n'avaient pu s'épancher,
Pour ceux qui de trop loin saluaient sa livrée,
De son parfum jamais n'eurent l'ame enivrée,
Pour ceux qui n'avaient pas reçu son doux souris,
Pour ceux qui ne savaient que d'après ses écrits ;
Mais pour nous qui l'aimons, artistes, gens de l'ame,
Nous, qui sur une tombe élevons l'oriflamme,
Elle est vivante encore, et partout et toujours
Nous la conserverons du feu de nos amours ;
Nous renouvellerons ces pleurs, jetés sur elle ,
Pour embaumer son cœur, création si belle !
Son cœur royal qui va, dans tout notre avenir,
Palpiter, revêtu de notre souvenir.

La réchauffant encor d'une pieuse haleine,
Nous creuserons en nous aussi son Sainte-Hélène ;
Et, près de l'Homme-Dieu que sa vie escorta,
Auprès du char brillant où jeune elle monta,
Nous enverrons l'encens... Napoléon, près d'elle,
Tiendront vivant en nous une place immortelle ;
Et près de son tombeau, comme une mère d'amour,
Elle aura tous nos cœurs pour murmurer autour.

FIN D'UNE LECTURE CHEZ MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

UNE

Visite à Mlle Rachel.

Je quittai Paris quelques jours après la mort de madame d'*Abrantès*, et bien que depuis cette époque des affaires du plus haut intérêt réclamassent ma présence, je ne m'étais pas encore familiarisée avec l'idée

de revenir en un lieu où je venais de faire une perte aussi cruelle.

Mon courage et ma raison fléchissaient à la pensée, qu'au lieu de l'intérêt, pour ainsi dire maternel, que me portait la duchesse, au lieu de ces entretiens dont la douceur avait pour moi tant de charmes ; en échange des conseils dont son amitié éclairée se plaisait à guider mon inexpérience, je ne devais plus retrouver, hélas ! qu'une froide tombe, et que la triste douceur d'y voir, l'œil humide de larmes, les lettres d'or composant son nom chéri !

Enfin, il me fallut arriver, et faire appel à toutes mes forces pour supporter la douleur que me causait ce retour. Paris me semblait devenu un désert. Habituée à voir madame d'*Abrantès*, dès l'instant de mon

arrivée, à passer chez elle toutes mes soirées, à ne me permettre aucune démarche sans lui avoir, au préalable, demandé son avis, je me trouvai d'abord comme éperdue, et ne sachant que devenir.

Dans un semblable découragement, il me sembla que les émotions produites par la représentation de nos chefs-d'œuvre dramatiques me procurerait peut-être quelque soulagement, et je résolus de chercher au Théâtre-Français une distraction que je pensais ne pouvoir rencontrer ailleurs.

Il n'était bruit alors dans tous les salons que d'une nouvelle actrice, mademoiselle *Rachel*. Elle avait parmi la société élégante de Paris de nombreux admirateurs; cependant quelques esprits contrarians se permettaient de critiquer la manière dont elle

débitait certains passages de nos célèbres tragiques; j'assistais très souvent à de longues discussions, qui éveillèrent ma curiosité, et une interrogation adressée à ce sujet me décida.

— Que pensez-vous de ce talent? me dit un soir une aimable dame chez laquelle il y avait nombreuse réunion.

— Voulez-vous me permettre, lui dis-je en m'inclinant, de ne vous répondre que dans huit jours. Ce n'est pas trop exiger de votre complaisance, ajoutai-je en souriant, car il s'agit ici de résoudre de bien graves questions... Non seulement il faut décider si *Rachel* l'emporte sur les acteurs à nous connus, mais encore l'interminable querelle des *classiques* et des *romantiques* se mêle à tout cela, et nécessairement in-

fluence beaucoup les avis que je viens d'entendre ; accordez-moi donc ce délai, je ne le crois pas trop long.

— Eh bien donc à huit jours...

Lorsque je revins :

— Avez-vous vu *Rachel ?* me dit avec une sorte de curiosité la maîtresse de la maison.

— Oui, Madame, et je puis maintenant vous répondre en connaissance de cause. Vous ne m'avez demandé qu'un avis sur son talent, et je puis vous parler de son esprit, de son physique : car je l'ai vue de près, et pendant une heure nous échangeâmes, en tête à tête, d'amicales paroles.

— Où donc l'avez-vous vue?

— Mais, chez elle !

— Vous lui avez été présentée ?

— Pardon, repris-je en riant, je me présentai moi-même... Étrangère en cette ville, je ne puis comme vous remettre au lendemain la visite que je veux faire ; je n'ai pas le temps surtout d'attendre que l'on me conduise solennellement, ainsi que l'ordonne l'usage du monde, chez ceux dont je désire faire la connaissance.

Caprice, originalité, désir de voir et d'entendre, appelez cela du nom que vous voudrez, le fait est que sautant à pieds joints sur toutes ces formules fastidieuses, je me rends chez la personne, je me fais annoncer, et je la vois pour peu que l'heure soit convenable et ses occupations pas trop urgentes.

Un mot m'ayant annoncée, *Rachel* me reçut.

Une jolie femme à laquelle on eût donné tout au plus trente-huit ans, me fit passer dans un élégant salon, et d'un geste gracieux me montrant un fauteuil :

— Veuillez, dit-elle, vous asseoir. Ma fille souffrante aujourd'hui, ne voit personne; mais vous, Madame, il lui est trop agréable de vous recevoir pour qu'elle ne s'empresse pas à venir.

La conversation s'engagea ainsi.

— Vous devez être bien *fière*, dis-je à cette dame, d'être mère d'une semblable enfant?

Fière, non, Madame; mais j'en suis bien *heureuse*!...

Pour quelqu'un que l'on disait sans éducation, me dis-je à moi-même, cette réponse est des plus adroites et des plus convenables, et j'allais faire quelques questions lorsqu'une porte s'ouvrant, une femme grande, mince, d'une expression de physionomie très douce s'avança, à ma rencontre ; je me levai pour la saluer, imaginant voir *Rachel*.

En effet, c'était elle.

Vêtue d'un long peignoir en étoffe de laine fond rouge, orné de petites fleurs noires, les cheveux relevés en bandeau, rien ne me rappela dans son attitude, dans ses traits, dans ses gestes la célèbre tragédienne, qui, la veille au Théâtre-Français, m'avait causé une impression tellement profonde que j'en étais encore tout émue.

Quelques instans, je restai silencieuse, étudiant avec le plus profond intérêt cette personne dont le talent transcendant et la haute renommée viennent chaque jour charmer le public parisien, et faire bondir dans toutes les poitrines les cœurs palpitans.

Ma surprise fut grande à l'aspect de cette jeune figure dont la carnation blanche, délicate, les traits doux et fins semblaient annoncer des habitudes calmes, peu en harmonie avec les études indispensables pour former un artiste.

Tout était contraste dans cette tête et dans cette existence : rien chez elle ne me rappelait l'amour de l'art, rien... pas même le regard : cet indice par lequel l'ame se trahit et se révèle, était chez *Rachel*, muet en ce moment.

Et cependant cette enveloppe si paisible en apparence, recèle d'énergiques passions; dans ces veines à peine aperçues sous une peau fine, transparente, bouillonne un sang fiévreux, brûlant : l'ambition et ses désirs les plus effrénés, l'amour de la gloire avec ses rêves, son immortalité, ses couronnes, ont établi leur empire sur ce modeste front.

Il faut que cela soit ainsi pour que *Rachel* nous rende avec tant de perfection les chefs-d'œuvre de l'ancienne école...

Puis, causant occupations dramatiques :

— Je suis encore plus fatiguée en apprenant mes rôles, qu'en les jouant, me dit-elle. En ce moment j'étudie celui de *Phèdre*, qui est un des plus difficiles de la scène, aussi je n'en puis plus...

— Je vous ai vue hier dans *Bajazet*, Mademoiselle, et je ne puis trop vous remercier du plaisir que vous nous faites goûter à nous autres artistes, admirateurs de nos grands tragiques. Nous vous devons une entière reconnaissance, et pour la manière dont vous les rendez, et pour la révolution que votre talent vient d'opérer dans le répertoire du Théâtre-Français. Vous fûtes magnifique dans le rôle de *Roxane*, et j'en suis dans une complète admiration...

— Je réussis mieux encore dans celui d'*Hermione*; et si vous ne craignez de vous ennuyer quelquefois au spectacle, je puis vous offrir des billets.

J'acceptai cette politesse avec reconnaissance ; puis me rappelant ce que la représentation de *Bajazet* m'avait fait éprouver :

— Je ne comprends pas, dis-je à la célèbre personne qui fixait sur moi en cet instant les yeux les plus doux et les plus mélancoliques qu'il soit possible de contempler, je ne comprends pas que vous puissiez porter l'illusion de votre jeu plus loin que vous ne le fîtes hier ; cependant, s'il en est ainsi, ajoutai-je en souriant, je commence à avoir de l'inquiétude sur l'effet que cela peut produire sur moi.

Je ne pus goûter cette nuit une minute de sommeil, sans cesse je vous voyais là interrogeant d'un regard incisif, profond (et dont la perception, rendue plus éloquente par la haine, devenait réellement effrayante), la physionomie bouleversée de votre rivale.

On eût dit alors que votre œil doué d'une

sagacité étrange, écartant l'eir boulever-
recouvrait le cœur de l'infortunée,e que la
nant ses pensées les plus secrètes, sures à
nait en caractère transparent le fatal se-
cret à la connaissance duquel était attachée l'existence de trois personnes.

Puis, lorsque vous adressâtes à votre amant ce mot, SORTEZ... vous n'étiez plus *Rachel*, il n'était pas *Beauvalet*, il n'existait plus ni acteurs ni spectateurs, le théâtre, disparut à mes yeux; je ne vis plus rien... rien, que le sérail avec ses hideux eunuques, avec les passions effrénées qu'exalte l'air qu'on y respire, avec les drames qui se déroulent si souvent dans son enceinte.

Le sérail, où le despotisme le plus cruel peut s'exercer en toute assurance, où la vic-

time expire sans même troubler du bruit de sa défense cette effroyable demeure ; où elle tombe sans pousser de soupirs, sans exhaler de plaintes à la voix du tyran, lâche, cruel, qui, sans danger, prononce son arrêt...

Et tout cela m'apparut avec une vérité qui, me faisant tressaillir, glaça tout à coup le sang dans mes veines. Je pâlis, je tremblai, j'eus peur à votre voix puissante, à votre voix étranglée par la fureur, par le désespoir... Il me sembla voir *Bajazet* tombant éperdu, aux mains des muets, *Bajazet* envoyé à la mort par une amante en délire, *Bajazet* enfin, adoré par elle, et payant de sa vie la fatale passion qu'il avait allumée.

Et cependant, à la pensée de ce cadavre que je sentais là, palpiter derrière la scène, je ne maudis pas l'infortunée qui venait de

l'y jeter sans pitié.... voyant le bouleversement de vos traits, lisant tout ce que la souffrance morale imprime de tortures à une ame dans certains momens, ah! je comprenais bien qu'il fallait de la vengeance, du sang, des victimes pour soulager, peut-être, une aussi atroce douleur...

Ah! qu'alors vous fûtes belle...

Où donc, Mademoiselle, prenez-vous une semblable expression, une telle éloquence? Comment avec une organisation aussi frèle, aussi délicate que la vôtre, pouvez-vous sentir avec autant de violence.

Vous êtes si jeune, ajoutai-je, que vous ne devez pas encore connaître l'amour; et comment, si vous l'ignorez, est-il possible de nous le peindre ainsi? Ah! il faut avoir

senti les joies, les extases que causent au cœur la présence de l'être adoré; il faut avoir frissonné, tremblante, éperdue, mourante à la vue de sa rivale préférée, pour rendre comme vous le faites le rôle de *Roxane*...

Pardon, lui dis-je en voyant une vive rougeur illuminer soudain son visage, ceci n'est pas indiscrétion de ma part, je vous prie de le croire, ce n'est qu'un entretien tout-à-fait littéraire; je ne prétends ni vous interroger, ni surprendre vos secrets; je ne veux, Mademoiselle, que vous réitérer mon admiration.

Artiste par goût, aimant les émotions, je recherche avec bonheur celles que peut me procurer la contemplation de certains talens, et jamais encore acteur ne me fit

éprouver des momens aussi délicieux que ceux que je goûtai hier aux Français.

Le trouble de *Rachel* se dissipa...

— Mais, la trouvez-vous jolie, me dit en m'interrompant une gracieuse jeune fille, qui depuis le commencement de l'entretien m'écoutait avec la plus grande attention.

— Il est difficile de répondre à cette question, répondis-je, les goûts sont tellement diversifiés que ce qui plaît à l'un très souvent déplait à l'autre, en fait de beauté surtout la chose devient grave. Et puis moins que personne encore, je ne peux prononcer sur *Rachel* : impressionnée de son talent, je la vois toujours la tête ornée d'une éblouissante auréole, dont nécessairement l'éclat des rayons ajoute au charme de son

visage ; et puis ne demandez jamais aux gens à imagination vive un jugement sur la physionomie : moi surtout je trouve que le talent, n'importe en quel genre, rend adorables les personnes qui le possèdent ; est-il possible d'être laid lorsque la gloire vous environne, lorsque, chaque jour, votre nom prononcé dans l'enthousiasme d'un délire d'admiration, vous place sur un piédestal, vous élève au dessus de la foule et vous montre aux regards fascinés, comme une sorte de divinité envoyée par le ciel à nous autres, pauvres humains, pour nous consoler d'être sur la terre et nous annoncer, en quelque sorte, les joies qui nous sont réservées dans le céleste séjour.

Pour moi, les êtres doués de génie, ceux qui révèlent de si délicieuses, de si puissantes émotions, ceux-là n'appartiennent

plus à l'espèce humaine : *ange* ou *démon*, je ne sais quel nom il est possible de leur donner ; aucune épithète, selon moi, ne peut les désigner : seulement ils ne sont pas de la terre...

Pauvres infortunés, qui toujours payez de votre bonheur le désir de gloire qui vous tourmente ! idoles encensées qui donnez en échange de chaque suffrage une parcelle de votre cœur, et qui trouvez si rarement dans ce monde quelqu'un qui puisse vous comprendre, quelque ame égarée comme la vôtre qui connaissant vos trésors d'intelligence vous confie ceux de la sienne ; organisations privilégiées et fatales, je n'en souhaiterai pas une autre à mon ennemi, et je serai convaincue de trouver en la lui donnant la vengeance la plus infernale qu'il puisse être possible de pouvoir se procurer.

Quelques instans entraînée par ma propre parole, je gardai le silence ; mais bientôt je fus tirée de ma rêverie par la maîtresse de la maison, qui, me pressant la main :

— Vous êtes enthousiaste, me dit-elle en me parcourant du regard le plus caressant; mais, je vous en prie, répondez à cette jeune fille! *Rachel* est-elle jolie?

— Sans doute! repris-je impatientée de cette persistance à vouloir exiger encore un beau visage lorsque déjà on est doué d'une ame aussi supérieure que l'est celle de la célèbre actrice; sans doute *Rachel* est jolie! mais ce n'est pas une femme imposante, nous dessinant les personnages de *reines* de la même manière que mademoiselle *George*.

Non, ce n'est pas cela.

Elle est mince, frèle : son jeu, dépouillé du prestige qu'offre une taille grande et forte, ne devient que plus admirable lorsqu'on pense que l'énergie et la volonté seules donnent une telle éloquence à ses accens. Elle est gracieuse ; mais dans l'intimité, elle dépense peu de ses facultés. Absorbée par ses études, par l'analyse de ses rôles, occupée entièrement, du moins je le pense, d'ambition et d'art, *Rachel* n'est pas ce que l'on appelle dans le monde une femme aimable, une coquette adroite qui, à l'aide d'enivrans sourires, de regards fascinateurs vous séduit et s'empare exclusivement des cœurs.

Ses paroles sont rares : on le voit, elle ne cherche nullement à plaire ; toutes ses

séductions, elle les garde pour la scène : dans la vie ordinaire, elle en est avare, elle vous reçoit poliment, rien de plus. Vainement des princes d'Italie, des grands d'Espagne, des ducs et pairs français, viennent dans son salon, s'agenouiller, en quelque sorte, devant ce rare talent, elle paraît être insensible à leurs hommages, à leurs flatteries, et semblerait plutôt fatiguée qu'envieuse de cette brillante cour, dont la vanité de tant de femmes se trouverait grandement flattée.

Mais si elle est insensible aux propos, aux discours des jeunes seigneurs, elle est loin de l'être aux conseils éclairés de quelques personnes à imagination riche de souvenirs, qui savent lui retracer les temps de triomphe des *Clairon*, des *Duchesnois*, des *Talma*, des *Raucourt*, de ces grands maîtres dans l'art tragique, dont il ne nous reste plus, hélas ! que

la tradition. Inaccessible bien souvent aux personnages titrés qui se pressent à sa porte, non seulement *Rachel* est toujours visible pour eux, mais elle les recherche avec le plus grand soin.

Un de mes amis, de plus mon compatriote, élégant marquis des anciennes cours (car son âge de quatre-vingt-six ans lui permit d'assister aux fêtes de Louis XV, aussi bien qu'aux funérailles épouvantables de son malheureux successeur, à la fantastique époque de l'empire, ainsi qu'à la dernière révolution de 1830), lié avec un homme qui a conçu pour la célèbre artiste l'enthousiasme le plus exalté, fut invité, il y a fort peu de temps, par cet homme, de la part de *Rachel*, à avoir la complaisance de lui faire une visite; le fier vieillard ayant répondu que depuis long-temps ses

goûts l'avaient fait renoncer au monde, refusa de se rendre à l'invitation.

L'actrice alors sollicita la faveur d'être reçue chez lui.

A cette gracieuse insistance, le marquis retrouvant toute la galanterie de son jeune âge, ne résiste plus. Il vint chez *Rachel*, qui, heureuse d'entendre les remarques d'une critique si éclairée que lui faisait l'aimable vieillard, déploya pour lui plaire toute son amabilité, et fut charmante à son égard.

Elle comprit combien il devenait important que le marquis assistât à une de ses représentations, car ce n'était qu'en lui voyant exercer son art, qu'il pouvait lui donner les avis sévères et de bon goût dont les comédiens

du plus beau talent sentent la nécessité. Elle lui offrit et loges, et billets; mais fatigué de spectacle, de plaisirs, long-temps il remercia. Enfin les instances de *Rachel* devinrent tellement pressantes, que le marquis n'osa plus refuser : il fut convenu qu'il occuperait un fauteuil dans une coulisse, afin d'éviter la grande chaleur de la salle.

Ainsi placé vis-à-vis l'actrice, aucun de ses gestes ne put lui échapper.

— C'est surtout, me dit-il le lendemain en me racontant l'emploi de cette soirée, dans le jeu de sa physionomie que *Rachel* est admirable.

Malheureusement l'éloignement de la plupart des loges empêche les spectateurs de voir d'assez près pour distinguer le charme

de cette perfection, on ne peut la comprendre et la sentir que par ses gestes, dont la rareté ajoute à l'éloquence, et dans le son de sa voix qui impressionne et entraîne.

L'opinion du marquis sur ce talent fut tout-à-fait la mienne; il trouve que dans quelque temps, si l'actrice conserve pour son art la passion qu'il lui inspire depuis sa plus tendre enfance, sans aucun doute, elle surpassera les meilleurs tragiques que nous ayons possédé depuis un siècle.

— Mais, je crains, observai-je, que des fatigues aussi continues, et des études tellement profondes, n'altèrent enfin la santé de ce jeune corps, dont la force physique ne me parait pas être en harmonie avec la dépense morale qu'un artiste dramatique est obligé de faire.

Ses représentations sont trop fréquentes, parfois *Rachel* peut à peine se soutenir lorsqu'elle quitte la scène, et quelques faiblesses qui déjà la surprirent sur le théâtre , nécessitent de grands ménagemens, et sont pour ses parens des avis dont il serait bien maladroit et bien cruel de leur part de négliger les avertissemens.

FIN.

